IMAGES

GEORGE VI EN TEMPS DE GUERRE

(Voir page 2)

DANS CE NUMERO:

2 ANNÉES DE GUERRE EN RUSSIE

25 millièmes

No. 720 — LE CAIRE (EGYPTE)

Sur une plage de la côte, S.M. George VI s'entretient familièrement avec des soldats en convalescence.

GEORGE VI en temps de guerre

Alors qu'on était loin de s'y attendre, le Roi d'Angleterre a fait une visite-surprise aux troupes de l'Afrique du Nord. Cette visite sensationnelle ne manqua pas de faire l'objet des commentaires de la presse alliée qui voit là un heureux présage pour la conduite future des hostilités. A ce propos, nous extrayons, d'un article de Clair Price, les passages suivants concernant la vie privée de la famille royale britannique en temps de guerre. Le faste de Buckingham Palace et l'apparat des temps de paix ont fait place aux restrictions les plus sévères et à une existence sobre et active.

S.M. le Roi George VI, au cours d'une de ses visites, saluant les troupes dans un aérodrome d'Afrique du Nord.

Une majestueuse voiture Daimler, de couleur marron et portant sur son capot le fanion royal, fait son entrée dans la grande cour d'une usine bruyante. Le fanion royal eut pu faire croire à une réception grandiose parmi des cordons de police et l'enthousiasme frénétique de la foule. Mais en temps de guerre les choses se passent différemment.

A l'entrée de la fabrique, quatre ou cinq personnes s'avancent vers la voiture royale pour saluer le Roi et la Reine. Le souverain porte l'uniforme de feld-maréchal avec, sur ses épaules, le sac contenant son masque à gaz. La Reine, elle, est en simple robe d'après-midi. Durant trois ou quatre heures, les deux souverains visitent tous les départements de l'usine, s'intéressant aux moindres détails et s'entretenant familièrement avec les ouvriers qu'ils croisent sur leur passage.

Depuis le début des hostilités, les souverains britanniques ont visité un nombre considérable d'usines de guerre, des chantiers de munitions et de constructions de navires, de même que de nombreux aérodromes. L'armée, la marine, l'aviation, rien n'a plus de secrets pour eux, et il n'est pas jusqu'aux camps d'entraînement et aux centres de la défense passive qui n'aient reçu leur visite. De pareilles visites ne sont jamais annoncées à l'avance, de sorte que le souverain peut mieux se rendre compte de tout ce qui se fait et de la marche normale de la production de guerre.

BUCKINGHAM EN UNIFORME

Buckingham Palace lui-même a revêtu son uniforme de guerre. Au lieu des habits éclatants qu'elles portaient en temps de paix, les sentinelles massées devant le palais ou dans les couloirs de celui-ci sont revêtues d'uniformes khakis et de casques d'acier. Quant au souverain, il a adopté d'une façon continue l'uniforme militaire qu'il revêt aussi bien dans son bureau privé qu'aux repas, qu'à ses audiences privées ou officielles. Son travail a été considérablement augmenté et son personnel réduit. Réceptions, fêtes, fastes de cour, tout a été supprimé, et il n'est que de voir l'entrée du palais pour se rendre compte combien, à l'intérieur, tout a dû changer dans la vie brillante et fastueuse qui fut celle du palais de Buckingham.

De plus, le danger des raids aériens a dispersé la somptueuse collection de tableaux que possède S.M. George VI qui a été placée en lieu sûr et on ne manque pas de ressentir une impression d'amertume à traverser les couloirs nus du palais. Cependant, quelles richesses étaient accumulées ici même ! Toutes les collections des Capet, des Romanoff et des Hohenzollern y étaient rassemblées et les plus beaux tableaux de l'école italienne et hollandaise figuraient à travers les divers salons.

Le Roi et la Reine possèdent leur carte de rationnement tout comme le plus humble de leurs sujets, et le palais a son abri privé dans lequel sont installés un bureau pour le Roi et une table de travail pour la Reine. Etant donné que les ascenseurs ne doivent pas être employés durant les alertes, la famille royale gagne l'abri à pied.

Quoique toute manifestation officielle ou mondaine ait été supprimée du palais, jamais le Roi n'a été aussi occupé. C'est dans son bureau qu'il reçoit le Premier Ministre ; et si, en temps de paix, pareilles audiences revêtent une certaine importance, que dire des temps de guerre...

CABINET DE GUERRE

Le cabinet de guerre se réunit à Downing Street tous les matins. Il peut décider, par exemple, de contrôler tout le système ferroviaire du pays pour la durée des hostilités, ou l'enrôlement d'une nouvelle classe, ou encore prendre n'importe quelle autre initiative.

Quelques-uns des membres de ce cabinet attendent l'arrivée du Roi dans une des petites chambres attenantes au bureau du souverain. Là, pas de débat, ni de discussions. Ces questions ont déjà été examinées avec soin au cours de la réunion du cabinet et seront débattues plus tard à la Chambre des Communes. Les formalités sont courtes, secrètes et purement conventionnelles. Le Roi murmure « approuvé » au fur et à mesure que les rescrits lui sont soumis, le clerc du Conseil les signe et, au bout de quelques minutes, l'entretien prend fin.

Les nouveaux rescrits sont publiés dans la gazette de Londres et acquièrent force de loi. Tout ce qui demeure de ces formalités surannées est le contact constant qui subsiste entre le Roi et son Premier Ministre.

Le Roi entre dans son bureau à neuf heures précises du matin, ainsi qu'il le faisait en temps de paix. Des rapports des ambassades et des légations britanniques d'outre-mer l'attendent sur son bureau, de même que des documents secrets des chefs militaires et autres. Il prend aussi connaissance des nouvelles de la dernière heure avant de recevoir ses visiteurs.

ÉCONOMIES

Apparemment, la Reine semble avoir été moins affectée par la guerre que le Roi. Elle ne porte pas d'uniforme, bien que sa garde-robe contienne des ensembles bleus et khakis des trois services auxiliaires de l'armée dont elle est la commandante en chef. Comme son personnel est entièrement féminin, elle a pu le garder presque au complet, contrairement au Roi obligé de se priver d'un grand nombre de gens qui étaient à son service. Mais, chez elle, la Reine est obligée de faire des économies tout comme la plus humble ménagère. Les deux princesses royales vivent au palais et passent leur temps à tricoter des cache-nez et des pullovers pour les soldats. La mère du Roi, la Reine Mary, se trouve en ce moment à l'ouest de l'Angleterre. Marlborough House, sa résidence de Londres, est vide.



A son arrivée dans un aérodrome d'Afrique du Nord, S.M. George VI est salué par le maréchal de l'air Sir Arthur Tedder. Au cours de son séjour, le souverain s'est entretenu avec les divers chefs militaires.



S.M. George VI a rendu visite à un centre de convalescence où les vaillants combattants lui ont fait un accueil des plus enthousiastes. Entre une haie de militaires, le souverain regagne son quartier général.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Les 5 fautes de Hitler

A l'occasion du deuxième anniversaire de la guerre germano-russe, les commentateurs et analystes militaires du monde allié n'ont pas manqué de relever une fois de plus l'erreur fatale commise par le führer allemand, le 22 juin 1941, en attaquant l'Union Soviétique. Formulée d'une telle manière, cette faute pourrait ne pas être exactement comprise. L'erreur hitlérienne ne fut peut-être pas d'avoir attaqué la Russie, mais, de l'aveu même des dirigeants allemands, de l'avoir sous-estimée. Si l'on remonte d'ailleurs à l'évolution de la guerre depuis l'effondrement de la France, on perçoit mieux les graves fautes de discernement commises par Hitler.

Quelles sont ces fautes ?

- En premier lieu, il n'a pas attaqué la Grande-Bretagne quand, durant l'été de 1940, il aurait pu l'écraser sous le poids de ses assauts. Il l'avait sans doute surestimée.

- Puis il se retourna contre la Russie après lui avoir donné deux années pour se préparer. Il n'en pensait pas moins en finir avec elle après une campagne-éclair de deux mois tout au plus. Il l'avait donc sous-estimée.

- Comme son maladroit prédécesseur, le Kaiser Guillaume II, il mit délibérément les Etats-Unis dans le clan des Alliés. Il ne se doutait pas de ce que représentait la force américaine. Autre sous-estimation.

- A deux reprises, il gaspilla ses meilleures troupes pour des considérations de prestige en ne tenant pas compte de la demande des généraux allemands, et non nazis, d'un repli des positions extrêmement exposées du front russe, au début du premier et du deuxième hiver de la guerre germano-russe. Une fois encore, il sous-estimait la combattivité et la puissance de l'Armée Rouge.

- Enfin, il a abaissé le niveau de la hiérarchie militaire allemande en accordant à ses partisans tous les avantages et faveurs que les généraux de l'ancienne école n'obtenaient qu'en considération de leur mérite. En sous-estimant ces derniers, il surestimait en même temps ceux qui étaient dévoués à sa personne. De toutes les fautes de Hitler, celle-ci est probablement celle qui accélérera le plus sa chute, car elle a manifestement aggravé le caractère désordonné de sa stratégie.

C'est en Russie surtout que s'est accentué son divorce avec l'état-major général allemand. Après s'être nommé lui-même commandant suprême, il crut devoir rappeler au printemps de 1942 le Field-Marshal von Bock, cet aristocrate prussien, afin de lancer une offensive contre le sud de la Russie, ce qui fut le résultat d'un compromis avec l'état-major qui, plus correctement qu'un stratège amateur, faisait cas des ressources restantes de l'Allemagne. Mais il démit ensuite von Leeb, qui assiégeait sans succès Léningrad, von Mannstein, qui avait perdu tant de divisions en Crimée et avait échoué aux approches du Caucase, et de nombreux autres. Par contre, il favorisait à toute occasion les quelques officiers supérieurs nazis qui se trouvaient parmi les officiers réguliers. « Si seulement j'avais deux Rommels ! » aurait-il déclaré. En eut-il eu dix qu'il n'aurait pu gagner la guerre, car ils ne lui auraient servi qu'à gagner des batailles, et non une guerre mondiale comme celle-ci.

C'est en Russie que les premiers craquements de la machine de guerre nazie se sont produits. Moscou, Léningrad, Voronezh, Stalingrad et le Caucase sont les étapes précipitées d'une marche à l'abîme. Il n'est pas inopportun de le rappeler à l'occasion du deuxième anniversaire de la guerre germano-russe.

REVUE DES 7 JOURS

Les commentateurs alliés n'ont pas manqué de mettre le public en garde contre la recrudescence de rumeurs diverses. En effet, depuis que les opérations militaires sur terre ont subi un temps d'arrêt, des spéculations essayent de percer les mystères de l'avenir immédiat.

Diverses sources d'informations annoncent une action imminente dans le bassin oriental du lac méditerranéen. L'offensive aérienne menée, depuis la chute de Pantellaria, contre la Sicile laisse présumer que les autres îles italiennes connaîtront bientôt le poids des attaques alliées. Les milieux bien informés estiment que la Syrie jouera un rôle important dans les opérations dirigées contre ces îles. Chypre est le tremplin d'où pourrait partir une attaque contre les îles du Dodécanèse.

BALKANS ?

La propagande allemande proclame que l'ouest du continent européen est trop bien défendu pour que les Nations Unies songent à y débarquer des forces. Les journaux du Reich reprennent le thème en chœur, ajoutant que l'on s'attend à ce que les pays balkaniques pourvoient eux-mêmes à leur défense contre une tentative de débarquement allié.

Le caractère tendancieux de cette affirmation est mis en relief par des nouvelles, de source britannique, annonçant qu'Allemands et Italiens ont entrepris des préparatifs fiévreux dans les Balkans, pour créer à la hâte un dispositif de défense. L'on rapporte que trois divisions allemandes se trouvent sur la frontière bulgare et trois autres occupent le littoral grec. Le « Daily Express » mentionne que soixante divisions axistes sont actuellement stationnées dans les Balkans. Une partie de ces effectifs est attelée à la tâche de combattre les patriotes en Yougoslavie, en Grèce et en Albanie.

Ainsi, tout tend à démontrer que l'Axe se trouve en face de sérieuses difficultés en ce qui concerne une défense adéquate du continent européen. Même les commentateurs les plus objectifs n'hésitent pas à reconnaître que les Alliés occupent toute une série de points extrêmement avantageux, d'où ils pourraient lancer leur offensive, obligeant par ce fait l'Axe à étirer au maximum les effectifs dont il dispose en Europe.

ET SUR LE FRONT RUSSE ?

Le deuxième anniversaire de l'attaque de 1941 contre l'U.R.S.S. vient d'avoir lieu, et la Wehrmacht demeure toujours sur ses positions défensives. Des rapports de sources diverses annoncent que le haut commandement nazi a massé deux cents divisions sur le front russe. Mais, pour l'instant, aucune initiative n'est prise. Les nazis, qui sont supposés attaquer à la faveur de la belle saison, ne montrent jusqu'ici aucune activité, et les Russes, que l'on a vu deux années de suite adopter pour les mois d'été la stratégie de « défense élastique », font au contraire preuve d'un esprit offensif.

Dans un article paru dans le journal russe « L'Etoile Rouge », le célèbre écrivain-journaliste Ilya Ehrenburg écrit : « Nous autres Russes, nous devons intensifier nos bombardements. Les Allemands sont devenus beaucoup moins agressifs depuis que des bombes de gros calibre s'abattent sur leurs villes. Ils ont commencé à gémir et à se lamenter. Puis, ils ont changé de ton... »

Il y avait en Allemagne vingt villes de plus de trois cent mille habitants. D'après des lettres reçues d'Allemagne, seize de ces vingt villes sont devenues des fronts de première ligne. Et n'oublions pas que ces lettres ont été écrites en hiver ou aux premiers jours du printemps de 1943.

INQUIETUDE PENINSULAIRE CROISSANTE

En Italie, gouvernement aussi bien que population ne semblent plus se faire d'illusions quant aux événements de l'avenir. Abandonnée en fait à son propre sort par l'Allemagne, la Péninsule doit se résigner à subir l'orage qui s'annonce et dont les premiers signes (les escadrilles alliées de bombardement) se manifestent déjà avec une intensité de plus en plus accrue. Mussolini aurait passé toutes ses prérogatives au nouveau secrétaire du parti, Carlo Scorza, qui s'est empressé d'arrêter des mesures drastiques dans une tentative de grouper autour des faisceaux la masse du peuple.

La propagande de Mussolini proclame que les relations les plus cordiales règnent entre le Fascio et le roi d'une part, et le Vatican d'autre part. Cette propagande semble faire table rase de plusieurs déclarations précédentes du Pape, déclarations qui montrent assez clairement que l'Eglise ne peut partager les vues idéologiques fascistes.

CHANGEMENTS EN BULGARIE ?

Depuis quelque temps, des rumeurs persistantes ont circulé, annonçant que la Bulgarie était sur le point d'adopter un « nouveau régime ». Ces rumeurs ont été confirmées par le Premier Ministre bulgare, M. Filoff, qui, au cours d'un meeting organisé par les membres de la majorité parlementaire, a annoncé la création d'une nouvelle organisation dénommée « Union Nationale », et dont la tâche sera de « défendre les intérêts de la Bulgarie ». D'après la B.B.C., une commission a été nommée par M. Filoff, afin d'élaborer une nouvelle constitution.

Les transformations projetées mènent vers l'instauration d'un gouvernement encore plus dictatorial en Bulgarie. Il semble que la tournure prise par la guerre a rendu nécessaire l'adoption d'un système de gouvernement permettant à l'autorité de mieux contrôler toute réaction populaire possible.

LA FAIM D'HOMMES

Les dirigeants nazis se trouvent face à un besoin croissant de matériel humain. A Berlin, des têtes se penchent sur une carte de l'Europe, pour chercher la main-d'œuvre nécessaire aux usines de guerre. Et le recrutement forcé, dans tous les pays occupés, va son train. Des rapports de bonne source indiquent que le nombre d'étrangers emmenés en esclavage dans le Reich pour servir la machine de guerre nazie a atteint sept millions !

CONTRASTE

Entre temps, dans l'arsenal des Démocraties, Washington communique que le budget le plus formidable que l'histoire de la République nord-américaine ait enregistré vient d'être adopté : soixante et onze milliards cinq cent dix millions de dollars ! Le Sénat américain a voté le budget pour la marine, qui se monte à vingt-sept milliards six cent trente-quatre millions de dollars, dont neuf milliards cent dix-huit millions seront affectés à la construction de nouveaux navires de guerre.

CHANGEMENT DE TON A TOKIO

Tojo a réuni la Diète nippone : il a assuré les honorables représentants de la nation que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais que les Anglo-Américains étaient des gens cruels, qui en voulaient au Japon, et qui allaient se livrer à des attaques terribles dirigées non seulement sur les avant-postes nippons, mais contre les îles elles-mêmes de l'Empire du Soleil-Levant. En définitive, Tojo a annoncé aux membres de la Diète que le Japon se trouvait dans l'obligation de se cantonner dans la défensive, à la suite de défaites essuyées par ses forces navales et aériennes et par ses armées, particulièrement en Chine.

S.M. BRITANNIQUE EN AFRIQUE DU NORD

Pour la seconde fois depuis le début de la guerre, Sa Majesté George VI a traversé la mer pour aller inspecter ses armées. Avant juin 1940, le souverain s'était rendu en France où il avait longuement visité la ligne Maginot. Cette semaine, l'on apprenait que le roi se trouvait en Afrique du Nord. Jamais surprise ne fut plus agréable aux combattants victorieux de Tunisie. Le roi félicita les troupes britanniques et américaines pour les succès remportés et leur souhaita « bonne chance et l'aide de Dieu pour les nouvelles entreprises ». Cette phrase est interprétée comme une confirmation de la déclaration de M. Churchill, affirmant que l'Afrique du Nord allait servir de base pour des opérations futures.

L'UNION DES FRANÇAIS

Le roi George accomplit un geste significatif, à Alger, en invitant à déjeuner le général Giraud, le général de Gaulle et le général Catroux. Non seulement le souverain voulut, se trouvant en territoire français, rendre hommage à ceux qu'il considère comme ses hôtes, mais il laissa entendre qu'il ne considérait pas les différences encore existantes entre Giraud et de Gaulle comme constituant un obstacle insurmontable à l'union de tous les Français, attelés à la libération de la France.

Quant au règlement des questions encore pendantes au sein du Comité Français de Libération, il ne faut pas perdre de vue, ainsi que le déclare un commentateur britannique, que l'intérêt majeur de la France — intérêt dont sont hautement conscients tant le général de Gaulle que le général Giraud — devra nécessairement primer toute considération.

PREMIER ABANDON ?

Des nouvelles de différentes sources montrent qu'en Hongrie le sentiment populaire se manifeste de plus en plus contre la participation des effectifs armés de cette nation aux opérations en Russie. La Hongrie a essuyé des pertes considérables sur le front oriental, et Budapest ne semble guère disposé à fournir à l'Allemagne une quantité supplémentaire de « chair à canon ».

D'autre part, les mêmes sources d'informations relèvent que les tendances politiques en Hongrie se dessinent de plus en plus nettement en faveur d'un rapprochement avec l'Italie. Certains commentateurs voient dans cette attitude une spéculation intéressée, entreprise par les dirigeants hongrois. Ceux-ci pensent que l'Italie pourrait recevoir un traitement plus doux que l'Allemagne, et considèrent que ce serait faire œuvre de sauvegarde que de se rapprocher de l'Italie, pour partager les circonstances atténuantes qui pourraient être réservées à cette dernière. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue ce que les dirigeants alliés répètent chaque jour : « reddition inconditionnée ».

X X X

Orel

THÉATRE DES OPÉRATIONS

Sur le front russe, de violents combats se déroulent depuis quelque temps dans la région d'Orel. Cette ville, située dans le secteur central à mi-distance entre Rostov et Léningrad, semble être l'objectif principal choisi par les Soviets pour leur prochaine offensive ; les sources allemandes déclarent que de grandes concentrations de troupes soviétiques se poursuivent dans ce secteur.

Placée entre Kursk et Moscou — toutes deux entre les mains russes — elle forme sur la carte un saillant qui menace ces deux villes. Sa chute signifierait le repli définitif de l'armée nazie vers Bryansk, qui est un grand centre industriel.

Orel, ou Orlov, est la capitale de la province du même nom. Située à 170 milles au nord-ouest de Voronezh, cette ville est considérée, du point de vue stratégique, comme une importante jonction de chemin de fer. Elle est directement liée par voie ferroviaire à Moscou, Bryansk, Kharkov et l'Est. Sa population s'élève à 75.000 habitants, selon le dernier recensement. Grâce à ses nombreuses voies de communication et à la facilité du transport fluvial sur l'Oka, Orel est un grand centre commercial. Plusieurs usines y ont été également construites où les produits de la région — principalement le phosphore — sont utilisés.

20 millions

DE FEMMES MOBILISÉES

Le nombre des femmes engagées dans l'effort de guerre en Grande-Bretagne s'élève, selon les dernières statistiques, à 6.750.000. Reproduisons les chiffres tels qu'ils ont été donnés par le ministère du Travail britannique.

Population totale de la Grande-Bretagne	46.750.000
Entre 14 et 65 ans	35.250.000
Valides pour l'effort de guerre	33.250.000
Hommes	16.000.000
Femmes	17.250.000
Femmes mariées (pas toutes valides)	11.000.000
Non mariées (entre 18 et 64 ans)	4.500.000
Placées sous le National Service Act	1.500.000
Femmes engagées aujourd'hui dans la guerre	6.750.000

Pour compenser les vides régulièrement produits dans les usines par la mobilisation des hommes, le ministre du Travail Ernest Bevin a suggéré que le nombre des femmes en service actif soit porté à 10 millions par la conscription des femmes mariées ayant des enfants au-dessus de 14 ans et les femmes des militaires qui n'ont pas d'enfants.

Aux Etats-Unis, Mrs Elinor Herrick, ex-présidente de la N.L.R.B., déclara récemment que les femmes mobilisées atteindront prochainement le chiffre de 7 millions, c'est-à-dire cinq millions de plus que le nombre enregistré durant toute l'autre guerre. Trois autres millions collaborent, à titre non officiel, à l'effort de guerre américain. Vu l'abondance de la main-d'œuvre en Amérique, les autorités n'ont pas encore recouru à la mobilisation des femmes sur une grande échelle. A eux seuls, les Etats-Unis pourraient mobiliser 50 millions de femmes au besoin.

NOTRE COUVERTURE

GEORGE VI EN AFRIQUE DU NORD

Le voyage de S.M. le Roi George VI dans le Moyen-Orient a soulevé partout un grand enthousiasme. Après avoir rendu visite, en Afrique du Nord, aux troupes alliées, le souverain s'est rendu à Gibraltar, à Malte et à Tunis et se trouvait il y a quelques jours à Tripoli. Le voici sortant d'une cantine militaire en Afrique du Nord après avoir assisté à un service religieux.



Les diverses forteresses communiquent entre elles par des passages souterrains construits en béton et qui forment le « mur de l'Atlantique ».

LE «MUR DE L'ATLANTIQUE»

En prévision de l'invasion imminente des armées alliées, les autorités allemandes ont établi sur les côtes françaises de l'Atlantique des fortifications propres à les protéger contre un envahissement. Gœbbels a réservé une grande part de publicité à ces travaux dont des photos paraissent tous les jours dans les journaux allemands et la presse française contrôlée par les nazis. Voici quelques aspects des fortifications que les Allemands appellent le « mur de l'Atlantique ». Mais les expériences passées nous ont prouvé qu'aucune forteresse ne peut tenir contre un envahisseur habile et qui possède la maîtrise complète des airs.



Des cavernes longent la côte pour servir d'abri contre les attaques aériennes. L'organisation Todt a établi tout le long des côtes de l'Atlantique des fortifications semblables.

A certains endroits, des casemates ont été construites pour « rendre le front maritime de l'Europe imprenable ». Mais déjà, devant la menace d'une invasion prochaine, les Allemands ne se sentent plus aussi sûrs.

Des patrouilles circulent à travers les régions fortifiées des diverses côtes françaises.

Les «moineaux»

DE TIMOR

Lorsque les Japonais envahirent en 1942 l'île portugaise de Timor, située à l'ouest du continent australien, une unité d'« Aussies » y avait déjà débarqué, car l'attaque nippone était attendue par les Alliés. Les Japonais possédaient cependant une supériorité numérique écrasante. Aussi les combats furent-ils de courte durée. Les Australiens — qui appartenaient à la division des Sparrow (les Moineaux) — se trouvèrent débordés et parvinrent à sauver à grand'peine deux ou trois mitrailleuses et quelques fusils, avant de se réfugier sur les hauteurs boisées de l'île. Entre eux et la côte australienne s'étendait un bras de mer de 650 kilomètres. L'unique espoir de salut des fugitifs résidait dans l'expectative d'un contact radiophonique avec Darwin.

Comme ils n'avaient pas d'appareil transmetteur, un jeune homme qui appartenait à la section des Signaux se dévoua. A la faveur de l'obscurité, il se faufila dans les rangs ennemis et parvint, une chance extraordinaire lui ayant souri, à retourner avec un vieil appareil qu'il répara tant bien que mal avec l'étain d'une casserole et des tiges de bambou. L'appareil fonctionna. On appela le port de Darwin. Intriguées par cet étrange message qui leur parvenait d'une division considérée comme perdue depuis bientôt trois mois, les autorités du port voulurent avoir le cœur net et répondirent par cet autre message :

— Le sergent Jack est-il parmi vous ?

— Le sergent Jack est parmi nous, leur fut-il répondu.

— Quel est le nom de sa femme ?

— Kathleen.

— O.K. Transmettez détails.

— L'unité est intacte. Combattons toujours. Expédiez vêtements, chaussures, quinine, tommy-guns et munitions.

Un service aérien commença entre Darwin et l'île de Timor. Les avions lancèrent aux réfugiés les provisions demandées.

Les « moineaux » se mirent à l'œuvre. Quatre officiers et 50 soldats japonais tombèrent dans une embuscade qu'ils leur tendirent. Une descente sur un avant-poste ennemi fut couronnée de succès quelques jours plus tard et le nombre des prisonniers capturés par les « moineaux » s'éleva à 30 officiers et 500 soldats.

Et dans la brousse de Timor, les Australiens poursuivent jusqu'aujourd'hui le combat, ravitaillés à périodes régulières en vivres et munitions...

WAVELL : VICE-ROI DES INDES

Il serait prématuré de formuler un jugement sur la place qu'occupera le Field-Marshal Wavell dans l'histoire militaire de la Grande-Bretagne. On peut cependant affirmer dès à présent qu'il s'est révélé comme un très brillant stratège, surtout dans la guerre de mouvement. Le Field-Marshal Keitel, qui assuma longtemps les fonctions de chef d'état-major général de l'armée allemande, a déclaré en 1941 : « Wavell est le meilleur chef militaire que possède la Grande-Bretagne. C'est un bon, un très bon général. »

Sa nomination comme vice-roi des Indes a reçu l'approbation entière de l'opinion publique anglaise, reflétée dans sa presse. « He is the right man », déclarèrent tous les journaux londoniens. Depuis sa nomination comme commandant en chef de l'armée des Indes, il eut en effet l'occasion d'être en contact étroit avec les hautes personnalités hindoues et de se mettre parfaitement au courant des affaires intérieures du pays.

On a beaucoup parlé du talent militaire — nous pouvons même dire du génie — du maréchal Wavell. Mais que dire de l'homme ? Son visage franc, toujours ouvert, séduit au premier abord. Son tact, sa courtoisie, son affabilité coutumière mettent tout de suite à l'aise son interlocuteur. Mais le général n'est pas seulement un parfait gentleman, mais un homme qui connaît la vie à fond. N'a-t-il pas écrit sur l'art de commander : « Si l'on me demandait de désigner la qualité maîtresse qui forme les grands capitaines, je répondrais : c'est l'esprit d'aventure, l'amour du risque, l'audace. Outre une personnalité bien trempée, un bon général doit avoir une connaissance étendue de l'« humanité » dans le sens psychologique du mot ».

Le nouveau vice-roi est, comme on le sait, un chef incomparable. Nous l'avons vu à l'œuvre en Egypte où il réussit en l'espace de quelques mois, avec une armée de 30.000 hommes, à refouler jusqu'au delà de Benghazi les troupes du maréchal Graziani se montant à plus de 250.000 soldats et à remporter sur ce dernier une victoire éclatante.

Le choix du maréchal Wavell indique également que la politique de la Grande-Bretagne aux Indes demeure inchangée. Le gouvernement anglais s'en tient toujours à ce sujet aux termes de la Déclaration Cripps : « Aussitôt que la guerre prendra fin, l'Inde pourra avoir un gouvernement entièrement national et une constitution de sa propre élaboration. »

Le maréchal Wavell est le premier militaire à assumer les fonctions de vice-roi des Indes. Il succède à Lord Linlithgow qui assume ce poste depuis 1936, sa période ayant été renouvelée trois fois à cause des circonstances présentes. Quand il remettra les pouvoirs au maréchal Wavell, au mois d'octobre prochain, Linlithgow aura servi aux Indes plus de temps qu'aucun de ses dix-sept prédécesseurs.

Dans ce journal féminin, le « Zywia », on peut lire des « lettres de femmes polonaises au général Sikorski » pour le mettre au courant des atrocités commises par les troupes allemandes en Pologne occupée. Malgré toutes les persécutions dont sont victimes les responsables de la presse clandestine, les journaux polonais, dont le nombre s'accroît tous les jours, connaissent une diffusion sans cesse ascendante parmi le public polonais.

Presse libre

EN POLOGNE OCCUPÉE

Contrairement à d'autres pays occupés où des journaux continuent de paraître sous leur ancienne dénomination, en Pologne pas un ancien journal d'avant septembre 1939 n'a poursuivi sa publication. D'ailleurs, un grand nombre de rédacteurs ont fui leur pays et se trouvent aujourd'hui à l'étranger, d'autres ont été fusillés ou jetés dans des camps de concentration.

Les journaux de langue polonaise qui, comme le « Nowy Warszawski » (Nouveau Courrier de Varsovie), paraissent actuellement en Pologne occupée ne sont pas des journaux polonais, mais allemands. Pas un journaliste polonais connu n'y collabore et la population polonaise les boycotte carrément.

Il existe cependant en Pologne une presse polonaise, mais celle-ci est clandestine. Elle ne compte pas moins de 80 journaux paraissant régulièrement et que le public polonais lit avec avidité pour se mettre au courant, d'une manière précise, de tout ce qui se passe à travers le monde. Tout naturellement, les nouvelles que l'on y donne sont puisées aux sources alliées et l'activité du gouvernement polonais à Londres y est abondamment commentée. Certes, cela ne va pas sans mal et les autorités allemandes essayent par tous moyens d'enrayer de pareilles publications dont les responsables sont passibles de la peine de mort. Déjà nombre de patriotes ont payé de leur vie leur imprudence, mais cela n'a pas arrêté la diffusion constante de ces périodiques qui, bien au contraire, connaissent un succès croissant jusqu'au jour où ils céderont la place à une presse libre dans une Pologne libérée.

PILONNEMENT DE LA SICILE

Le pilonnement des bases aériennes de Sicile se poursuit sans arrêt. Depuis le début de la guerre, les Italiens ont installé en Sicile douze grands aérodromes. C'est sur ces objectifs (représentés dans notre carte ci-contre) que les aviations alliées s'acharnent plus particulièrement.



Zazous... Tagadas

EN FRANCE

La Révolution française a produit vers sa fin une classe de dandys habillés d'une façon grotesque et qu'on appelait les « Incroyables ». La guerre de résistance silencieuse, menée en France contre les occupants allemands, a donné lieu aux « Zazous » et aux « Tagadas ».

Ces noms exotiques désignent la jeunesse patriotique française qui s'habille de la manière la plus excentrique pour manifester ses sentiments anti-allemands et pro-alliés. Car l'ennemi ne saurait raisonnablement interdire des fantaisies vestimentaires quelles qu'elles soient.

Les Zazous et les Tagadas s'assemblent à Paris, aux Champs-Elysées et à la Muette, un quartier très élégant près du Bois de Boulogne, et, dans les autres villes, ils ont leurs lieux de réunions. Un jeune homme portera une jaquette lui tombant jusqu'aux genoux, avec deux séries de poches de côté, l'une au-dessus de l'autre. Ses pantalons seront ou très courts ou très longs. Il n'aura pas de col, et généralement un jersey tout reprisé tiendra lieu de gilet. Une autre particularité frappante sont les cheveux qu'il laisse pousser jusqu'au-dessous du cou. Tout vieux qu'ils soient, ses habits sont propres. L'une des premières choses que les Allemands font lorsqu'ils trouvent un prétexte pour arrêter un Tagada ou un Zazou, c'est de lui demander de couper ses cheveux.

Les jeunes étudiants forment la majorité des Zazous et des Tagadas. Quand ils se rencontrent, ils parlent l'anglais ou, si leur connaissance de cette langue est par trop sommaire, ils affectent un accent anglais. Ce sont tous des enthousiastes du « swing », parce que le « swing » représente pour eux l'Angleterre, l'Amérique et la liberté. Pour remédier à la fermeture complète ou partielle des salles de danse, ils organisent des cours de danse. Si des Allemands se trouvent à côté d'eux, ils les interpellent et font tout ce qu'ils peuvent pour les mettre dans une situation ridicule, sans leur donner le moindre prétexte pour un reproche.

Ils semblent légers, mais derrière cette légèreté apparente il y a un réel héroïsme, et nombre de Zazous et de Tagadas ont fait face aux pelotons d'exécution. Ils sont toujours prêts à faire n'importe quoi qui puisse gêner l'ennemi, et ils considèrent qu'une des parties les plus importantes de leur tâche consiste à maintenir haut le moral de leurs compatriotes.



Après avoir assisté à des manœuvres de l'armée, le roi d'Italie s'entretient familièrement avec le Duce. Un sourire, qu'ils ont dû perdre depuis, éclaire les deux visages. Ils paraissent bien satisfaits de la tenue des troupes qui devaient faire trembler le monde...

EST-CE LA FIN DE LA MAISON DE SAVOIE ?

par WICKHAM STEED

Dans quelle mesure le roi régnant d'Italie partage-t-il la responsabilité des fautes de Mussolini ? Pourra-t-il survivre à l'effondrement du fascisme ? Quel est le meilleur gouvernement futur de l'Italie ? Telles sont les questions qui sollicitent une réponse, maintenant que l'Italie fait face à une des plus grandes crises de son histoire, depuis qu'elle s'est unifiée. Le célèbre journaliste anglais Wickham Steed les aborde, dans la revue anglaise « Picture Post », avec son autorité habituelle.

Les souvenirs de la moitié de ma vie me reviennent à l'esprit quand je pense à la condition à laquelle l'Italie et la Maison de Savoie ont été réduites par Mussolini et « l'Axe Berlin-Rome ».

Pendant près de six années — du mois de février 1897 à la fin de novembre 1902 — j'ai vécu et travaillé en Italie. De 1904 jusqu'à 1922, peu d'années passèrent sans que j'allasse passer quelques jours ou quelques semaines dans la péninsule italienne. Depuis 1922, je n'ai plus mis le pied dans ce pays. J'avais toutefois rencontré Mussolini à Milan en avril 1918 et avais eu l'impression qu'il était un véritable aventurier. Aussi, quand le roi Victor-Emmanuel le nomma Premier Ministre en octobre 1922, après la « Marche sur Rome », je sentis nettement que le fascisme ruinerait l'Italie et pourrait mettre en danger la maison royale, laquelle était le symbole constitutionnel et l'emblème de l'unité nationale italienne. J'étais convaincu que, tôt ou tard, Mussolini et le roi entreraient en conflit. Si le souverain — en tant que gardien suprême de la Constitution, que son ancêtre, le roi Charles-Albert de Piémont, avait été obligé d'accorder en 1848 — avait le dessus sur le chef du parti fasciste, tout irait bien. Si, au contraire, il cédait toute autorité à ce dernier, il faudrait un miracle ou quelque chose d'approchant pour le sauver, lui et son trône, et épargner au pays un désastre.

LES STATUTS

Les raisons de cette conviction étaient nombreuses et subtiles. Le roi Charles-Albert avait donné sa parole à l'empereur d'Autriche de ne jamais accorder une Constitution. Quand les dirigeants libéraux du Piémont le contraignirent à manquer à sa parole, il abdiqua et partit en exil. Son fils, le roi Victor-Emmanuel II, fit serment de respecter et de défendre la Constitution — « Lo Statuto », comme elle était appelée. Il tint parole ; et le cri : « Victor-Emmanuel et le Statuto », devint le mot d'ordre du Risorgimento, mouvement qui porta la Maison de Savoie de Turin à Florence et de là, en septembre 1870, à Rome. Ce lien intime entre le chef de la Maison de Savoie et les libertés du peuple était aussi reflété dans la formule : « par la grâce de Dieu et la Volonté du Peuple » qui suivait le nom du roi dans la promulgation de toute loi italienne.

Cependant, il y eut des moments durant le Risorgimento où le sort de la dynastie fut en péril. Mazzini avec son slogan « Dieu et le Peuple » était un républicain convaincu comme l'étaient plusieurs autres chefs populaires et la plupart des disciples de Garibaldi. Crispi, qui avait dirigé le mouvement du Risorgimento en Sicile, était de même un républicain. Mais à la longue il rompit avec Mazzini parce que, comme il le dit dans une phrase devenue fameuse : « La monarchie nous unit, la république nous diviserait ».

Son influence fut décisive. L'Italie fut unie sous la royauté de Victor-Emmanuel II.

L'ASSASSINAT DU ROI

Victor-Emmanuel II, surnommé le « Père du Peuple », mourut en 1878 et eut comme successeur son fils, le roi Humbert Ier. Du mariage de ce dernier avec sa cousine, la princesse Marguerite de Savoie, naquit en 1869 Victor-Emmanuel III. L'enfant était si faible que des mesures spéciales durent être prises pour le rendre plus robuste. Une éducation spartiate lui fit surmonter certains de ses défauts physiques, mais l'écarta si complètement de la vie du pays qu'il était presque inconnu quand, le 29 juillet 1900, il monta sur le trône après l'assassinat de son père, le roi Humbert, perpétré par un anarchiste à Monza, près de Milan. Les dernières années du règne de Humbert avaient été troublées par des émeutes socialistes et anarchistes. Pour les réprimer, un gouvernement conservateur avait essayé de mettre en vigueur une loi sur la Sécurité Publique, et il avait fini par promulguer ses dispositions sous la forme d'un décret royal. Si fort fut le sentiment populaire contre cette politique de violence, que le roi Humbert eut l'intention d'abdiquer. L'orage fut évité grâce à la démission du gouvernement en juin 1900, mais ses conséquences se prolongèrent et se traduisirent par l'assassinat du roi six semaines plus tard.

SON PREMIER DISCOURS

J'ai assisté aux funérailles du roi Humbert à Rome et j'ai vu le prince Nicolas de Monténégro dont la fille, la princesse Hélène, avait épousé le prince Victor-Emmanuel en 1896 : il paraissait un géant à côté de son gendre. Soudainement, l'effondrement de quelques planches sur lesquelles des spectateurs étaient debout causa une panique de quelques instants. J'étais présent également quand, au Sénat italien le 11 août 1900, le roi prononça son discours inaugural du trône. Les tentures noir et argent du Sénat, le portrait voilé du roi Humbert et l'apparence endeuillée de toute l'assemblée conféraient une certaine solennité à la cérémonie.

Comment le jeune souverain se comporterait-il ? La question reçut rapidement une réponse. Comme le ministre de la Justice s'approchait du dais avec un parchemin portant le serment royal pour préserver la Constitution, le roi Victor-Emmanuel s'exclama : « Leggo io ! » (Je veux le lire moi-même). Prenant le rouleau des mains du ministre, le roi le lut avec un léger tremblement dans la voix, ce qui émut fortement l'assistance, puis suscita en elle un enthousiasme indescriptible. Une phrase après l'autre, le roi soulignait : « Je monte sur le trône sûr et sans crainte, conscient de mes droits et de mes devoirs de roi. Que l'Italie ait confiance en moi comme j'ai confiance dans les destinées de notre pays, et aucune force humaine ne détruira ce que les sacrifices de nos pères ont construit. »

VERS LA GAUCHE...

Ce moment de ferveur passa bientôt. Parmi les conservateurs et les libéraux modérés, des rumeurs se répandirent que le jeune roi « flirtait » avec les chefs de

(Lire la suite à la page suivante)



Le souverain, en conversation avec un officier italien, en 1933. Entre eux se dresse — déjà ! — un officier allemand.



Un chef fasciste sert de cicerone au roi Victor-Emmanuel, lors de sa visite à la foire industrielle de Milan en avril 1939.



Le prince de Piémont (à droite) assistant aux manœuvres exécutées par l'armée italienne dans les montagnes des Abruzzes.

POURQUOI LA FRANCE A ETE VAINCUE

par LE GENERAL GIRAUD

Après son évasion de la forteresse de Kœnigstein, le général Giraud adressa au maréchal Pétain un rapport de 17.000 mots, dans lequel il analysait les causes directes et indirectes qui ont présidé, il y a trois ans, à l'effondrement des armées françaises face aux panzers et aux Stukas nazis.

Nous tirons de la revue américaine « Life » un résumé de ce document.

Quelles ont été les causes de cet effondrement inattendu, jamais vu dans toute l'histoire de France ?

Tout d'abord vient la question primordiale, celle de la natalité. Même si la guerre n'avait pas éclaté, la France était au bord du suicide. La famille disparaissait graduellement, remplacée par des couples sans enfants. Dans le pays le plus riche du monde, dans des régions où la nature octroyait généreusement ses bienfaits à qui voulait se donner la peine de les cueillir, la nation arrêtait elle-même son essor.

RELACHEMENT

Bien des discours furent prononcés en France, bien des programmes élaborés, bien des distinctions et des décorations distribuées. Les parties de football et de rugby, les galas de boxe, les courses de chevaux, de vélos, les circuits automobiles remportaient un succès toujours plus croissant... Le résultat de cet état d'esprit fut fatal. Au sein d'une race jadis solide, vigoureuse, résistante, un relâchement se produisit, ébranlant son squelette, amollissant les tissus, créant un affaiblissement général. Le soldat de 1940 était différent de celui de 1914 tant du point de vue de l'endurance que de celui de l'entraînement. Capacité très limitée pour la marche, potentiel encore moindre de travail, insurmontable besoin de sommeil, telles étaient les caractéristiques de ces soldats de 1940.

Entre 1914 et 1918, nous déployâmes un suprême effort. Nous sortîmes de l'épreuve épuisés, physiquement et moralement. Notre idéal ne fut pas de mettre la victoire à profit, afin de façonner un monde meilleur. Nous ne pensâmes qu'à prendre du bon temps. Dans toutes les classes de la société, on ne cherchait qu'à jouir au maximum.

Qu'a donc appris l'école à ces jeunes gens et à ces hommes ? Premièrement l'égoïsme, l'intérêt personnel et le culte de l'envie. Ensuite la négation de toute pensée spirituelle, de toute entité divine, de tout idéal. L'athéisme, s'il ne fut pas officiellement proclamé, fut pour le moins encouragé.

Le service militaire pouvait-il remédier à cette éducation ou la corriger ? Certainement pas, à une époque où le service d'un an était pratiquement réduit à une durée de quatre mois et où — comme je pus m'en rendre compte — certains soldats n'arrivaient même pas à distinguer le grade de leurs officiers.

En conclusion : jeunesse insuffisante par le nombre et par la qualité. Voici ce que les vingt années qui ont suivi la victoire nous ont donné.

MANQUE D'AUTORITÉ

Si de la jeunesse, qui ne formait qu'une petite partie de l'armée, nous passons à la nation entière, que trouvons-nous ? A la base, un manque d'autorité. L'autorité ne se délègue pas : elle s'affirme. Dans le gouvernement, quelle que fût sa couleur politique, nous ne vîmes que des partis, nous ne vîmes jamais la France. La composition de chaque ministère — et ils furent nombreux — était un scandale.

Nos officiers et sous-officiers de la réserve qui formaient la grande majorité de notre personnel n'osaient pas commander, qu'il s'agît de faire exécuter une corvée routinière ou d'ordonner l'accomplissement de la mission la plus importante.

La même situation se présentait dans l'industrie. Il en résulta un affaiblissement de la production, un manque de méthode, une augmentation dans les dissensions, incompatibles avec la bonne administration de n'importe quelle entreprise.

La guerre de quatre ans nous apprit à souffrir et à mourir. Elle ne nous a pas enseigné à travailler. Jusqu'en 1914, le paysan et l'ouvrier français étaient infatigables. Notre pays était une nation bourgeoise, composée de citoyens et de paysans, où le bas de laine était une réalité, et dans laquelle l'économie — appelée par certains « mesquinerie » — guidait le citoyen français.

UN LUXE EFFRÉNÉ

La guerre de 1914-1918 n'aida pas au soutien de cet état d'esprit. L'arrivée des Américains, leurs méthodes, leurs fournitures contribuèrent dans une mesure considérable à bouleverser nos idées. Le Français prit l'habitude de compter en milliards ou de ne pas compter du tout.

Le luxe le plus effréné se répandit. Des parfumeurs amassèrent des fortunes. Le propriétaire, l'ouvrier, le tâcheron, le subordonné, chacun fut amené à penser d'abord au plaisir et à s'efforcer de réduire le travail à un minimum... En même temps, l'on oublia qu'à travers les siècles, l'Eglise avait institué le dimanche en tant que journée de repos, et que la stricte observance de ce repos était la méthode la plus sûre pour donner à chacun une détente hebdomadaire indispensable.

Au début, ce fut l'adoption, sur le continent, de la courte semaine anglaise, et c'est ainsi que le nombre d'heures de travail devint la base de tous les contrats entre employeurs et salariés. Ensuite, de quarante-huit heures l'on passa à quarante-cinq, et finalement l'on aboutit à la semaine de quarante heures.

L'employeur trouvait mille prétextes, mille occasions pour s'absenter. En été, c'étaient les plages ; en automne, la chasse ; en hiver, les sports. L'employé le regardait jouir de la vie et tirait ses conclusions.

Non seulement les heures de travail, mais la conscience du travail elle-même subit une courbe inquiétante. Tout ce qui faisait l'excellence de la production française, son élégance, son fini, son souci du détail, diminua ou disparut complètement. Des méthodes américaines furent adoptées, alors que la France n'avait ni l'esprit ni le potentiel de l'Amérique.

INTRIGUE ET COMPROMIS

Il devint plus facile de réussir par l'intrigue que par le travail. La politique devint une carrière de compromis, de transactions, de trahisons. Nombreux furent les avocats, les professeurs et les journalistes qui se crurent des hommes d'Etat aussitôt qu'ils eurent décroché leur diplôme et, surtout, aussitôt qu'ils se furent ménagé une entrée dans l'antichambre d'un sous-secrétaire d'Etat, ou dans le salon de quelque femme influente. Ministères, commissions, préfectures, administration coloniale, etc., furent ainsi infestés par un essaim de jeunes gens en quête de recommandations et de protections influentes.

Pénurie d'équipement, commandes pas exécutées, avions jamais construits, tanks archaïques, munitions qui ne furent jamais livrées : tout ceci a été le résultat d'un travail insuffisant quant à sa quantité et à sa qualité.

De 1918 à 1940, la France sombra dans la frénésie du luxe et de la vie facile. Les ministères tombaient comme des châteaux de cartes, des scandales s'accumulaient, des émeutes éclataient, causant l'effusion du sang français jusque sur les pavés de la capitale, mais c'étaient toujours les mêmes personnes qui continuaient à mener le navire.

Le café du coin devint le centre de réunion principal des Français. La semaine de 40 heures ne rapporta absolument rien aux mères de famille, parce que l'homme qui gagnait de l'argent dépensait en deux jours de congé deux fois plus qu'en un seul. Le seul résultat de l'adoption des quarante heures hebdomadaires fut de donner aux marchands d'alcool l'occasion de gagner plus d'argent.

Souhaitons que les victimes de la Luftwaffe sur les champs de bataille du Nord, qui ne disposaient ni de canons anti-tanks ni de munitions pour canons anti-aériens, crieront vengeance contre les responsables de cet état de choses et, par-dessus tout, contre les criminels dont le manque du sens de la responsabilité a créé ce désordre et cette anarchie.

Prêcher la production au ralenti à une époque où l'Allemagne proclamait qu'il valait mieux avoir des canons plutôt que du beurre fut non seulement une trahison envers la nation, mais encore un crime contre l'humanité.

---

l'extrême-gauche qui passaient pour des républicains décidés. Dans les affaires de l'Etat, il faisait preuve d'un certain rigorisme qui étonnait ses conseillers, hommes mûrs. L'un de ces derniers, le marquis Visconti Venosta, ministre des Affaires Etrangères et un vétéran du Risorgimento, me dit un jour avec tristesse : « Il apprendra ; il apprendra à temps. Il apprendra qu'un grand Etat ne peut pas être gouverné sur le principe suivant : « Valet ! Mets toutes ces chaussures en ordre ».

Cette impression se renforça ; et elle ne fut pas diminuée par le fait que Victor-Emmanuel collectionnait avec passion les anciennes pièces de monnaie, qu'il passait des heures à sérier dans des casiers innombrables.

Justifiant les craintes des conservateurs et des libéraux modérés, le roi Victor-Emmanuel se rapprocha sensiblement de la gauche et accueillit avec faveur les socialistes révolutionnaires comme ministres. Il utilisa le « vieux renard » Giolitti, un chef de la gauche, pour circonvenir et démoraliser l'opposition, et parut être content quand ce dernier fut en passe de devenir le dictateur virtuel de l'Italie.

Comme son père avant lui, il demeura fidèle à la Triple-Alliance avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, bien qu'il refusât de rendre visite à l'empereur François-Joseph à moins que ce monarque très catholique ne rendît à Rome la visite du roi Humbert à Vienne. En même temps, il se rapprochait de la France et de l'Angleterre et cultivait l'amitié de la Russie. Quand lui et la reine Hélène allèrent à Londres en novembre 1903, il prononça à Guildhall un vibrant discours en anglais qui fit sensation. Et quand, durant la Grande Guerre, l'Italie se rangea du côté des Alliés, Victor-Emmanuel n'était certainement pas opposé à la politique qui dégagea l'Italie de la Triple-Alliance.

UNE CONVERSATION AU FRONT

Dans cette guerre, il joua bien son rôle de roi-soldat. Il résidait près du front, se rendait fréquemment dans les tranchées, cherchait à améliorer le bien-être des troupes, et devenait plus populaire qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut dans son quartier général — une petite villa près du front — que je le rencontrais pour la première fois en août 1916, parce que j'avais soigneusement évité toute présentation à la Cour durant mon travail en Italie. Quand je suggérais qu'il retournât en Angleterre et qu'il fît un autre discours comme celui de novembre 1903, il objecta vigoureusement en anglais qu'il n'était pas particulièrement représentatif et qu'il ne pouvait pas faire de discours.

« Vous ne devez pas dire cela, Sire, répondis-je, car je vous ai entendu prononcer votre premier discours du trône le 11 août 1900. » Et je lui citai en italien quelques passages de son discours. Il répondit rapidement en italien aussi : « Où avez-vous appris cela ? L'avez-vous lu pour cette occasion ? »

« Non, Sire, mais je vous ai entendu faire ce discours, il y a 16 ans. »

« Vous êtes un terrible individu ! s'écria-t-il. Vous devez avoir une mémoire de phonographe. Je voulais dire que je ne suis pas comme l'empereur d'Allemagne qui sait toujours quoi dire. Si son auto a une panne dans un village, il est toujours capable de dire le nom du fameux violoniste qui y mourut, ou celui du peintre médiéval qui y naquit. Je ne suis pas brillant dans ce domaine. »

La glace ayant été ainsi rompue, la conversation se prolongea durant plus d'une heure. Mais en parlant de ses soldats, il devint intarissable et bavarda sans réserve.



Le roi Victor-Emmanuel assiste, entre le prince héritier et la princesse du Piémont, à la cérémonie organisée à Naples à la mémoire du maréchal Diaz, héros national de l'autre guerre.

DOUBLE CAPITULATION

Comment se fait-il qu'il pût accepter un homme comme Mussolini pour Premier Ministre ? Toute l'histoire de ces jours troubles d'octobre 1922 reste encore à être écrite. Il y a de bonnes raisons de croire qu'il souhaita que la « Marche sur Rome » fût arrêtée, et qu'il avait la conviction que quelques mitrailleuses disperseraient les Chemises Noires sans difficulté. Il sanctionna un décret proclamant la loi martiale. Il est possible qu'il ait ignoré que l'état-major de l'armée était d'accord avec les fascistes. En tout cas, il céda lorsque son cousin, le duc d'Aoste, et le général Diaz, commandant en chef, lui dirent que l'armée ne s'opposerait pas aux fascistes. Il convoqua donc Mussolini à Rome par télégramme, le nomma Premier Ministre et capitula.

C'était sa première capitulation. La seconde vint après le meurtre atroce du chef socialiste modéré, Matteotti, par les partisans de Mussolini, sous la direction du général de Bono en 1924. Ce crime souleva le sentiment italien contre le fascisme. Mussolini abolit alors la Constitution, le « Statuto », qui était la seule base légale de la souveraineté royale, et obtint l'assentiment du souverain pour la suppression de tous les droits et libertés que la Constitution garantissait et que le roi avait juré de respecter.

C'était la seconde capitulation de Victor-Emmanuel III. Elle lui valut le nom de « Il Re fedifrago » ou, littéralement, « Le roi qui manque à sa parole ». Une des récompenses que le roi reçut, grâce à Mussolini, fut le titre, maintenant vidé de son contenu, d'Empereur d'Ethiopie et Roi d'Albanie. Il est difficile d'imaginer que la possession par Victor-Emmanuel III de la Couronne de Savoie puisse survivre à l'effondrement de Mussolini et du fascisme.

L'AVENIR

Il est aussi difficile de dire ce que l'avenir réserve à la Maison de Savoie que de prévoir une république italienne avec un président élu à sa tête. Le principe de Crispi : « La monarchie nous unit, la république nous diviserait », peut avoir perdu toute sa validité. L'on ne doit pas oublier que derrière le fascisme il n'y a rien, ni réserves morales, économiques, financières et peut-être même politiques. Toute opposition à l'intérieur de l'Italie a été détruite. A l'extérieur, il y a encore des forces saines et des chefs dévoués. Qu'ils puissent maîtriser la tempête est une question ouverte. Aucun observateur prudent ne se hasardera à des prophéties. La seule chose indispensable et imminente est la destruction totale du fascisme et l'élimination de ceux qui l'ont soutenu. Le reste ira à la grâce de Dieu.

SUR LE FRONT RUSSE : JUIN 1942 - JUIN 1943



1 LA CAMPAGNE DE 1942-1943. Que la Russie ait pu, au cours de l'année 1942, contenir la poussée des armées allemandes, cela est, suivant les analystes militaires, une des plus grandes actions défensives de tous les temps. Les huit phases de cette défense sont reconstituées ici pour montrer graphiquement les menaces auxquelles elle devait parer et ce qu'elle fit pour contre-attaquer.

Les contre-offensives d'hiver russes empêchèrent les Allemands de consolider leurs victoires de 1941, et retardèrent le début de l'offensive du Caucase jusqu'au 24 juin. Le 1er juin, la ligne de front allait vers le sud de Léningrad à Orel tout en décrivant une courbe au nord de Smolensk capturée, puis descendait vers Kursk et Kharkov jusqu'au Dnieper. A l'extrême-sud, Sébastopol tenait encore après un siège de sept mois.



2 LA PREMIERE POUSSEE fut celle de von Bock le 24 juin, partant de l'est de Kursk. L'objectif était : prendre Voronezh, tourner de flanc Stalingrad et se rabattre sur la Volga à Astrakhan. Le colonel-général Mannstein attaqua de son côté la péninsule de Kerch. L'aile droite de von Bock, dirigée par le maréchal von Kleist, déclencha, deux semaines après, à partir de Kharkov, une poussée à trois pointes pour envelopper le bassin du Donetz et la grande boucle du Don, en direction du nord, du centre et du sud. Von Bock fut arrêté net, sur le fleuve du Don, devant Voronezh. (A noter que cette héroïque défense russe sauva toute la campagne d'été, peut-être la guerre.) Le 4 juillet, avec Sébastopol et la péninsule de Kerch nettoyés, von Bock abandonna l'attaque contre Voronezh, se retourna vers le sud pour grouper ses forces sur son centre et lancer une attaque à deux pointes contre Stalingrad.



3 DU 4 JUILLET AU 9 AOUT. Le maréchal Timochenko décide un repli ordonné en vue d'échapper à l'encerclement au sud de Stalingrad. Voronezh, qui tient toujours, bloque l'aile gauche de von Bock. Le 11 juillet, toute la partie du terrain située à l'ouest du Don dans la grande boucle était allemande. En atteignant Rossosh, l'Allemagne coupait la voie ferrée reliant les armées russes du Nord et du Sud. Le 17 juillet, le centre de von Bock, concentré alors au sud-ouest de Stalingrad, se déployait en cercle devant la ville. L'aile gauche attaquait la ville du nord-ouest, et von Kleist progressait en vue d'effectuer une jonction avec les troupes de von Mannstein au pied des collines du Caucase. Von Bock traversa le Don à Kotelnikov le 5 août et engagea les défenseurs de Stalingrad. Von Kleist poussa vers les puits de Maïkop le 9 août.



4 DU 10 AOUT AU 7 SEPTEMBRE. Etabli à Armavir, le long du gros pipe-lin qui va de Maïkop à la mer Caspienne, l'ai méridionale allemande se divisa. Von Kleis effectua une poussée au sud-est, en directio de Grozny, centre de grands puits de pétrole tandis que von Mannstein se dirigea just vers l'ouest, en direction de Novorossisk, su la mer Noire, base principale de la flott caucasienne soviétique. Le centre de vo Bock exerçait une violente pression sur Sta lingrad, du nord-ouest et du sud-ouest, l'ai le gauche exécutant un mouvement destiné à contenir les Russes à Voronezh pour empê cher toute menace sur ses flancs au nord Le 2 septembre, l'aile gauche de von Boc traversait la Volga, au nord de Stalingrad e dans le sud, l'armée roumaine passait le dé troit de Kerch et se joignait à l'attaque contr Novorossisk, qui tombait le 7 septembre.



5 LES OPERATIONS D'AUTOMNE prouvèrent la sagesse de la tactique russe. Une résistance opiniâtre avait arrêté les forces de von Bock à Stalingrad. L'aile gauche de von Bock, ayant traversé la Volga, était vulnérable et Timochenko contre-attaqua prudemment le flanc ennemi. Von Mannstein était arrêté au sud de Novorossisk alors qu'il cherchait à atteindre Tuapse et Batoum, avec les montagnes à sa gauche et la mer à sa droite. Von Kleist parcourut une centaine de kilomètres jusqu'aux abords de Mozdok, où il fut arrêté. Le 4 octobre, von Bock dépêcha dans ce secteur la garde d'élite et la division des Vikings, le meilleur des forces de Stalingrad, et relâcha la pression du siège de Stalingrad en la limitant à de forts bombardements. Sur le front de Moscou, les Allemands n'avaient presque pas bougé pendant tout l'été.



6 AU COMMENCEMENT DE L'HIVER, Stalingrad tenait et constituait la base d'une poussée hivernale des forces soviétiques destinée à couper les communications nazies entre le Don et la Volga et à envelopper les arrières allemands par une marche de 480 kilomètres à l'ouest de la mer d'Azov. L'Allemagne était toujours à 800 kilomètres de Bakou, à 650 kilomètres d'Astrakhan où la Volga rencontre la mer Caspienne. A ce moment, et peut-être pour tout l'hiver, les pétroles du Caucase (à l'exception de ceux de Maïkop) étaient intacts. Mais une campagne d'hiver allemande ne faisait pas de doute, car, au début du mois de novembre, une forte poussée allemande se développa dans le secteur de Mozdok, et les prisonniers capturés par les Russes étaient bien équipés pour les rigueurs de l'hiver. Cela donne la mesure du désastre subi par les Allemands durant leur second hiver en Russie.



7 LE DOUBLE MOUVEMENT DE PINCES sur Stalingrad ayant échoué, les armées soviétiques de Saratov et d'Astrakhan lancent une contre-offensive refoulant les nazis au delà du Donetz. Stalingrad est libéré. Le feld-maréchal Paulus se rend avec son état-major comprenant de nombreux généraux. Les troupes encerclées et défaites s'élèvent à 330.000 hommes. Tout le Caucase, à l'exception de la presqu'île de Taman et de Novorossisk, est nettoyé. Rostov est repris. Les Allemands sont repoussés jusqu'à une trentaine de kilomètres de Taganrog. Au centre, Kharkov est repris. Les Russes s'approchent de Dniépropétrovsk. Plus au nord, Rzhev, Velikie-Luki et Vyazma sont également repris. Les Russes menacent Smolensk. Par la prise de Schlusselbourg, les forces soviétiques dégagent Léningrad et la route ferroviaire de Moscou.



8 LES ALLEMANDS SE REGROUPENT e parviennent à lancer une contre-offen sive. Afin d'éviter un encerclement, le géné ral Golikov évacue Kharkov que les Alle mands occupent de nouveau. Golikov s'éta blit fortement sur le Donetz en attendant le dégel. Dans l'intervalle, les Russes lancent des contre-attaques dans le Kouban en vue de reprendre Novorossisk tandis que les na zis s'efforcent de refranchir le Donetz. Les Russes les contiennent avec succès. Durant cette période, l'aviation soviétique déploie une intense activité, bombardant les positions ennemies et portant des coups jusqu'en Al lemagne même, notamment sur la ville de Kœnigsberg. Aujourd'hui, toutes les indica tions reçues du front de l'Est laissent prévoir que l'Armée Rouge est assez puissante pour lancer contre les armées allemandes une of fensive sur une grande échelle.

2 ANNEES DE GUERRE en Russie

M. Maurice Hindus, correspondant spécial du « New York Herald Tribune », a fait dernièrement une tournée de sept mois à travers la Russie. Ce témoin a pu observer de près l'ampleur des sacrifices consentis par l'héroïque peuple russe pour le triomphe de la liberté. Dans cet article, que nous publions à l'occasion du deuxième anniversaire de l'agression allemande contre l'U.R.S.S., il souligne l'étendue de l'effort russe.

Il est incontestable que les Russes ont subi des pertes sévères sur les champs de bataille. Mais ceci n'est qu'une partie de leurs pertes ; de beaucoup, le plus grand nombre de victimes, du fait de l'agression allemande, sont celles des territoires soviétiques occupés par les armées nazies.

Dans un village, en plein hiver, les Allemands parquèrent plusieurs centaines de prisonniers dans une grange non chauffée. Exposés au froid très rigoureux, et soumis à un rationnement alimentaire très sévère — un bol d'une soupe immangeable et un dérisoire morceau de pain chaque jour — les prisonniers périrent peu de temps après. Deux d'entre eux qui avaient essayé de s'échapper furent pendus à l'entrée de la grange ; pendant trois semaines, leurs corps gelés se balançaient au gibet de cette étrange potence. Des témoins oculaires m'ont dit qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus affreux. Et il existe des centaines de granges aussi macabres dans toute la région occupée par les Allemands.

« Pensez au prix que nous sommes en train de payer, me dit un colonel russe. Un de mes deux frères n'est plus ; je n'ai pas eu de nouvelles de l'autre depuis trois mois — ce qui est un mauvais signe. Ma femme et mon fils ont pu s'échapper, mais mon père et ma mère, qui se trouvent en territoire occupé, sont probablement morts. »

Tout heureux qu'ils soient de leurs victoires, les Russes paraissent fortement préoccupés du fait que les combats se déroulent sur leur sol, et que leurs villages et leurs villes sont en train d'être dévastés. Ils attendent impatiemment le jour où ils pourront porter la guerre en territoire ennemi.

SOUS-ALIMENTATION

Pour les civils, la nourriture est très sévèrement rationnée. Seule l'armée est bien alimentée ; tout ce qu'il y a de meilleur va au soldat. « De quoi est composé votre menu de ce soir ? » demandais-je un jour à la femme d'un médecin. « D'une soupe, de pain et d'une bouillie d'orge », telle fut sa réponse. « Exactement ce que nous avons eu la nuit dernière et la nuit d'avant. » Et comme je manifestais ma surprise, elle ajouta : « Tenez, le lard américain est un des plus grands luxes qu'on puisse s'accorder à Moscou. Les gens l'étendent sur le pain comme du beurre. »

Avec du pain, de la soupe, de la bouillie d'orge, rarement un petit morceau de viande, et parfois des pommes de terre, les Russes s'arrangent pour « tenir le coup ». La sous-alimentation sévit dans certaines régions du pays, mais il n'y a pas de famine. Les gens que l'on voit dans les rues ont bonne mine et semblent énergiques. Le rendement des usines de guerre et le travail dans les fermes témoignent de la bonne condition physique du peuple.

La journée de huit heures est un souvenir. Aujourd'hui, les onze ou douze heures sont la règle. Les hommes restent souvent à la tâche 30 heures durant sans prendre de repos. Un ingénieur de l'usine d'auto-



Les habitants de la ville de Pyatigorsk, au cours d'une manifestation organisée à l'occasion de leur libération du joug nazi, après la reprise de leur ville par les armées soviétiques.

mobile Gorki me dit que quand les Allemands exerçaient leur poussée en direction de Moscou, lui et ses hommes ne quittèrent pas leur usine pendant cinq semaines.

La première fois qu'un ouvrier est en retard, ne serait-ce que d'une dizaine de minutes, il est réprimandé en privé. La seconde fois, il reçoit un blâme public. La troisième fois, il est passé en jugement devant un tribunal du peuple. S'il lui arrive d'avoir un nouveau retard de plus de 20 minutes, sans une raison valable, il est passible d'une peine de trois ou quatre mois de travail « de rachat », c'est-à-dire que son salaire est diminué de 15 à 25 pour cent.

Aucun travailleur ne peut changer de lieu de travail, à moins que ce ne soit dans les intérêts de la défense nationale. S'il quitte son usine de sa propre initiative, il est jugé comme déserteur et sévèrement puni. Actuellement, il est rare que ces graves mesures disciplinaires soient appliquées. Si les heures de travail sont longues, la nourriture insuffisante et les moyens de transport assez irréguliers, le moral des hommes et des femmes est très élevé. Jamais, dans l'histoire du pays, les travailleurs n'ont fait preuve d'un pareil zèle. Ils rivalisent d'efforts les uns avec les autres dans la production, et témoignent de la plus grande ingéniosité pour accroître leur rendement.

TOUT POUR LA VICTOIRE

Personne n'est exempt du service du travail, à l'exception des invalides et des femmes qui ont de nombreux enfants en bas âge. Il n'y a pas de congés. L'été dernier, 50.000 employés de bureau à Moscou et leurs femmes furent envoyés dans les forêts environnant la capitale, pendant quatre mois, pour abattre du bois de chauffage.

J'ai vu très peu d'enfants entre 12 et 16 ans dans les villes l'été dernier ; ils étaient aux champs, moissonnant les récoltes. Ils ne se plaignaient pas et ne paraissaient jamais surchargés de travail, ni malheureux.

Le peuple russe contribue de tout cœur à la défense du pays, non seulement par le risque de sa vie et son travail, mais aussi par ses salaires et ses économies. Un salarié recevant près de 75 dollars par mois, par exemple, paye 21 dollars en taxes.

« Tout pour la victoire » est le slogan des Russes. Jamais un ennemi n'a été haï avec autant de force que les Allemands le sont aujourd'hui.

Les paysans, particulièrement, ont été indignés par les destructions opérées par l'ennemi avant d'abandonner le terrain perdu. Lorsque les Allemands battent en retraite, ils mettent la population civile devant eux.

Les Russes n'ont pas, à travers toutes les vicissitudes de la guerre, perdu un seul instant la foi dans la victoire finale. « Nous perdrons 20 millions d'habitants, mais nous gagnerons la guerre », telles sont les paroles prononcées par un officier de la flotte soviétique devant une foule enthousiaste. Des applaudissements prolongés accueillirent ces paroles.

CE QU'ILS VEULENT

Aux yeux du peuple, la victoire signifie non seulement l'expulsion des Allemands du territoire russe, mais la destruction du nazisme, et l'imposition de conditions qui rendront impossible toute nouvelle agression allemande. Elle signifie le châtiment des chefs nazis, du plus grand au plus petit, et des hommes coupables des atrocités.

Maintenant, plus que jamais, les Russes se demandent ce que les Alliés vont faire. Ils ont été enthousiasmés par l'action anglo-américaine en Afrique du Nord, mais ils ne la considèrent pas comme constituant le second front dans le sens strict du terme. Les Russes veulent que les Alliés livrent un combat sur une échelle telle que les Allemands soient obligés de retirer un quart ou un tiers de leurs quelque 240 divisions qui se trouvent sur le front de l'Est. Ils sont convaincus que si les Alliés étaient à présent en mesure d'engager 60 à 80 divisions quelque part sur le Continent, la guerre prendrait fin bientôt.

Les peuples anglo-saxons se demandent souvent ce que les Russes feront lorsque la guerre sera terminée. La réponse dépend, naturellement, du moment et des circonstances dans lesquels la guerre finira. Après avoir passé sept mois en Russie et visité le plus de régions possible, je suis convaincu que le peuple soviétique ne désire pas autre chose que de se remettre de ses blessures et de vivre de nouveau dans un certain degré de sécurité et de confort. Son héroïsme et ses buts de guerre déclarés sont garants de sa bonne volonté.



Un cosaque, qui compte plusieurs actions héroïques sur le champ de bataille, enseigne à un jeune compagnon l'art de se servir d'un viseur.



Dans la région de ...
l'ennemi ont détruit ...



Un bombardier lourd décolle en vue d'un raid sur les lignes ennemies. Il lâchera ses bombes à bon escient et reviendra à son point de départ.



Des sapeurs soviéti...
qué de la nuit. L...



Le commandant d'une équipe héroïque d'aviateurs soviétiques donne des instructions aux membres de son équipage. L'aviation russe martèle sans arrêt les positions ennemies.

Sur le front central, des skieurs rouges se dirigent vers une partie avancé...

5.680 AVIONS ET 6.174 TANKS

ont été fournis par les Alliés à la Russie au 31 décembre 1942

Ce fut à l'aube du 22 juin 1941 que Hitler retourna sa puissance contre l'Union Soviétique. A peine douze heures plus tard, M. Churchill faisait devant le monde une promesse solennelle au peuple de Russie. « Tout homme ou tout Etat, disait-il, qui combat contre le nazisme recevra notre aide... Nous donnerons toute l'assistance possible à la Russie et au peuple russe... » M. Churchill savait qu'il était en train de faire une promesse peu facile à tenir.



le Voronezh, les bombardements indiscriminés de
ait un hôpital. Celui-ci n'est qu'un amas de ruines.



étiques écoutent attentivement le dernier communi-
Les nouvelles sont bonnes et ils s'en réjouissent.

ncée du champ de bataille.



Déjà mobilisée à un degré très avancé, l'Angleterre semblait avoir atteint le sommet de son effort, au moment de l'agression allemande contre la Russie. Travaillant sans répit parmi les souffrances d'une année de blitz, ses travailleurs s'étaient montrés capables de réparer les terribles pertes essuyées à Dunkerque, de maintenir le bastion de leur île comme le seul rempart contre le nazisme. Et pour permettre à leur Premier Ministre de tenir sa promesse envers la Russie, voilà qu'ils devaient redoubler encore d'efforts et faire de nouveaux sacrifices.

Produire un matériel nouveau pour les armées russes, c'était la moitié environ de la grande tâche à laquelle l'Angleterre s'était déjà attelée pour elle-même. Le livrer à la Russie représentait peut-être un plus grand effort. C'est à la marine royale que cet effort incomba, et elle était alors singulièrement occupée.

Il existait trois routes disponibles à destination de la Russie : au Nord, à travers les toujours hasardeuses mers arctiques vers Mourmansk et Archangel ; au Sud, à travers la Perse vers les centres russes du Caucase et la mer Caspienne ; à l'Est, à travers le Pacifique à destination de Vladivostok.

Avant que la route orientale ait pu être suffisamment développée, l'entrée en guerre du Japon limita le choix aux deux autres routes. Parmi celles-ci, la route persique était la plus sûre ; mais pour parvenir aux ports du golfe Persique, l'Angleterre devait faire faire à ses si précieux bateaux un voyage détourné de plus de deux mois.

Ils se dirigeaient vers le Sud à travers des « meutes » de sous-marins, et passaient devant les côtes de la France, de l'Espagne, du Portugal et de l'Afrique Occidentale. Puis ils contournaient le cap autrefois si redouté de Bonne-Espérance. Ensuite ils remontaient vers le Nord, et passaient Madagascar pour aboutir à la mer Arabique. A la fin de cette randonnée de 19.000 kilomètres, les ravitaillements avaient à parcourir 2.000 kilomètres, à maints égards les plus mauvais de toute la route, à destination du front russe le plus proche. Les plus mauvais parce que des conditions matérielles presque primitives obligeaient à transporter le matériel de guerre à dos de chameau ou sur des chalands très lents, ou encore sur des chemins de fer en mauvais état et à ligne unique.

Tandis que les premiers envois d'armes à la Russie étaient dépêchés sur cette route difficile, des ingénieurs britanniques, renforcés plus tard par des Américains, se mirent à la tâche pour transformer ces moyens embryonnaires en un système efficace de communications.

Cela aurait pu paraître une entreprise bien difficile. Mais avec l'appui amical du gouvernement iranien, des choses étonnantes purent être réalisées.

En juin 1942, les chemins de fer iraniens transportaient à eux seuls un volume de marchandises six fois supérieur au trafic de l'automne de 1941.

De nombreuses locomotives britanniques modernes, conduites par des mécaniciens qui avaient l'habitude de faire arriver à destination l'express partant de la station d'Euston à Londres, pilotent maintenant des trains chargés de matériel de guerre en direction des divers fronts russes.

De belles routes ont été construites en un record de temps. Le long de ces routes, de grands convois de camions s'avancent. Ces derniers sont rassemblés en Iran dans une usine de la Corporation Commerciale du Royaume-Uni, organisme ne recherchant pas le profit commercial. Vers la fin du mois de mars 1942, cette usine produisait 200 camions par mois. Depuis lors, ce chiffre a été considérablement dépassé.

Mais le chemin le plus rapide de l'Angleterre à la Russie est toujours la route hasardeuse du Nord, une des pires que l'homme ait jamais connues.

Et pourtant, vers novembre 1942, Mourmansk avait vu 19 grands convois arriver intacts. La dimension et l'importance des derniers convois peuvent être jugées par le fait que 75 navires de guerre escortaient l'armada de bateaux de marchandises qui arriva à Mourmansk en septembre de la même année. Un et demi pour cent seulement des bateaux chargés de fournitures pour la Russie et ayant emprunté la route du Nord ont été coulés par l'arme favorite des nazis, le sous-marin.

Les envois de Grande-Bretagne et des Etats-Unis depuis le 1er octobre 1941 jusqu'au 31 décembre 1942 comprenaient :

	Américains	*Anglais*	*Total*
Avions	2.600	3.080	5.680
Tanks	3.200	2.974	6.174
Autres véhicules motorisés	85.000		85.000

Les chiffres des douze mois précédant le 31 octobre 1942 montrent que par la route du Nord seule furent envoyées :

831.000 tonnes de marchandises diverses (machines-outils, métaux, munitions, armes mécaniques, fournitures médicales) ;
42.000 tonnes de gazoline d'aviation ;
66.000 tonnes de carburant.

« Les Allemands, écrivait la *Pravda* du 1er octobre 1942, ne furent pas capables d'empêcher l'envoi de munitions et de matériel de guerre en général, des Etats-Unis et de Grande-Bretagne en Russie soviétique. »

QUELQUES CHIFFRES

Voici d'ailleurs quelques détails et quelques chiffres qui feront foi, éloquemment, de la contribution de la Grande-Bretagne à l'effort de guerre russe :

- Des matières premières provenant d'Angleterre étaient en route pour la Russie dès les premiers mois de la guerre. Vers le mois de septembre 1941, l'Union Soviétique avait déjà reçu de substantiels envois de caoutchouc, d'étain, de laine, de plomb et de jute. A la Conférence de Moscou, à la fin de septembre 1941, d'énormes quantités d'aluminium, de cuivre, de zinc, de cobalt, de phosphore et de diamant furent demandées — et promises. Des vivres furent également chargés à destination de l'U.R.S.S., en dépit des pénuries qui sévissaient en Grande-Bretagne.

- En décembre 1941, des tanks légers fortement armés arrivèrent à Téhéran, mais déjà un grand nombre de tanks lourds « Matildas » et « Valentines » se trouvaient sur le front. Et ils firent leurs preuves si parfaitement que Radio-Moscou annonçait le 28 novembre 1941 : « Depuis le premier jour, nos soldats furent capables de mettre en valeur la haute qualité des chars anglais. »

- Au mois de septembre 1941, une escadrille complète de la R.A.F., composée de deux groupes de Hurricanes et de leur personnel, était arrivée en Russie.

Envoyer ces armes de guerre ne consistait pas seulement à augmenter la construction des modèles existants et à les transporter des usines aux ports de chargement. Chaque tank, chaque avion devait être complètement équipé et préparé à combattre dans le climat extrêmement rigoureux de la Russie. Les batteries pour les tanks et les avions devaient être soumises à un traitement particulier. Des carburants spéciaux avaient été préparés.

- Une semaine à peine après l'invasion nazie en Russie, près de 500.000 paires de souliers avaient été envoyées à l'alliée soviétique. Au mois d'avril 1942, 3.000.000 de paires avaient quitté les ports britanniques, occupant un espace maritime de 40.000 tonnes.

- Vers novembre 1941, le 1.000ème wagon de chemin de fer britannique avait été envoyé par le Transiranien. L'été dernier, les locomotives britanniques destinées à la même voie étaient déchargées et assemblées au rythme de 100 par semaine.

- Des drogues, des instruments chirurgicaux, des anesthésiques, des couvertures, des vêtements de laine s'entassaient également sur les bateaux partant pour l'U.R.S.S. Les fournitures envoyées par le Fonds d'aide à la Russie jusqu'au 1er janvier 1943 comprenaient :

Plus de 150 tonnes de drogues ;
97 appareils de rayons X ;
1.500.000 instruments de chirurgie ;
530.000 couvertures ;
11.000 draps ;
plus de 1.000.000 de différents articles d'habillement.

- Comme l'avait dit Sir Kingley Wood, chancelier de l'Echiquier, le 9 septembre 1941 : « Aucune limite monétaire ne sera mise à cette aide que nous donnons si spontanément. »

Les fournitures militaires envoyées par l'Angleterre aux armées de l'Union Soviétique sont financées en vertu d'un accord signé à Moscou le 27 juin 1942. D'après cet accord, à effet rétroactif au 22 juin 1941, le matériel de guerre fabriqué en Grande-Bretagne et dans les Dominions britanniques est livré gratuitement conformément à la loi de prêt et de bail.

- Pour couvrir les frais des matières premières et des envois qui ne se rangent pas sous la catégorie des marchandises de guerre, le gouvernement britannique a accordé à la Russie un crédit de 40.000.000 de livres le 16 août 1941, et un autre crédit de 100.000.000 de livres en juin 1942.

Les victoires des armées soviétiques sont la meilleure compensation de cette aide et des sacrifices qu'elle implique.



Dans un aérodrome iranien, des caisses contenant des pièces détachées d'avions, livrées aux Russes par les Etats-Unis, attendent d'être vidées de leur contenu. Au deuxième plan, des appareils prêts à prendre leur envol vers les champs de bataille de la Russie soviétique.

Restrictions A HOLLYWOOD



Paulette Goddard, ex-Mme Charlie Chaplin, toujours aussi éclatante de beauté et de grâce, est revêtue ici d'un original chapeau mexicain.

Des coolies chinois courent se mettre à couvert. Quelques mécanos tournent l'hélice des P-40, et, l'un après l'autre, ces avions puissants sur lesquels apparaissent des dents de requins font entendre leur vrombissement. Des pilotes dans l'uniforme des « Tigres Volants » donnent le signal du départ, et bientôt les puissantes machines courent sur le champ d'atterrissage camouflé de San Fernando Valley en Californie du Sud.

Cinq de ces avions font autant de bruit qu'une armée de furies déchaînées, tandis que le sixième bondit silencieusement sur le terrain. Ils ont certainement un aspect étrange, très étrange même, et un examen plus minutieux montre que ce ne sont que des imitations d'avions, construits avec du bois ordinaire, peinture et colle forte. Ils vont et viennent sur la prairie, font beaucoup de bruit, soulèvent des nuages de poussière, mais ne volent pas. Leurs belles carcasses sont actionnées par de pauvres petits moteurs d'autos, d'autant plus bruyants qu'ils appartiennent à de vieilles voitures. Le sixième, cependant, est mû par un moteur électrique. Ainsi, les voix des pilotes, John Carroll et John Wayne, ne seront pas noyées par le bruit. Ces avions ont été construits dans les magasins mêmes du studio, au prix de 20.000 dollars, car les temps sont révolus où l'on pouvait, par un simple coup de téléphone, obtenir une escadrille entière d'avions.

PÉNURIE D'ACTEURS...

La guerre a sévèrement éprouvé Hollywood. Tout lui manque, les jeunes premiers aussi bien que les accessoires de première nécessité, et c'est vraiment un effort méritoire que celui des producteurs qui poursuivent leurs réalisations en dépit de tout. Le seul avantage que l'on pourrait encore reconnaître à la guerre serait celui d'avoir fourni des types uniques de mauvais personnages : tant les Allemands lourdauds, que les Japonais cruels ou les Italiens fanfarons. Mais il est difficile de trouver ces types à Hollywood même. Les portes des camps de concentration se sont toutes grandes ouvertes à l'intention des Japonais d'Amérique, et c'est aux acteurs chinois que revient le privilège de les remplacer. La métamorphose est d'ailleurs facile : il suffit de régulariser la naissance des cheveux dans le sens de la ligne droite, rejeter les cheveux en arrière, accentuer la ligne des sourcils et dessiner la bouche. C'est ainsi qu'un indigène de Tchoung-King peut être transformé rapidement en un enfant de Tokio.

Ce travail, sans doute aisé, présente cependant une grosse difficulté. Il est absolument impossible de persuader les acteurs chinois de se grimer en Japonais.

Les producteurs se rongent les ongles à longueur de journée. Dans le temps, ils auraient arraché leurs téléphones ; aujourd'hui, ils n'osent plus le faire, car la compagnie des téléphones est incapable de remplacer les appareils manquants. Leurs émotions sont provoquées par le départ successif des vedettes masculines enlevées par l'armée. Leur nombre atteint des proportions astronomiques, et les pauvres directeurs, qui doivent continuer à montrer de beaux héros sauvant leurs dames d'un destin plus cruel que la mort, s'arrachent les cheveux avec désespoir. Comment peut-on exécuter ce travail, s'exclament-ils, quand il n'y a plus d'hommes ? Clark Gable, Rudy Vallee, Gene Autry, Victor Mature, Tyrone Power, Ronald Reagan, Gene Raymond, George O'Brien, Wayne Morris, Burgess Meredith, James Stewart,



Freddie Bartholomew, aujourd'hui âgé de 18 ans, a rejoint les forces aériennes des Etats-Unis. On le voit ici accompagné de sa tante, avant de partir pour le front.

Jackie Coogan, Douglas Fairbanks, Patric Knowles, Jeffrey Lynn et Robert Montgomery sont les premiers qui se sont engagés. Leur exemple a été suivi par une quantité d'autres, aussi bien parmi les grandes vedettes que celles de moindre importance. Les studios Universal préparent un film joué entièrement par des femmes. Dave Gould, directeur de la section chorégraphique, tâche de remplacer, dans la mesure du possible, les danseurs masculins par des femmes de haute taille, habillées en hommes. La Twentieth Century-Fox a tourné dernièrement un film dans lequel les hommes étaient tous des moins de 12 ans ou des plus de 50 ans, avec Monty Woolley comme acteur principal.

Walter Wanger, l'un des principaux producteurs d'Amérique, président de la « Motion Picture Academy », propose une solution, la seule d'après lui qui résoudrait le problème : demander à l'armée des jeunes premiers. « L'armée britannique a fourni des artistes aux studios anglais, dit-il. Notre armée doit l'imiter sans délai, si l'on veut que l'industrie cinématographique continue à vivre. »

...DE PERRUQUES

En attendant que l'armée se décide à prêter son concours, les stars les plus âgées sont très demandées. On conseille à la plupart de ces acteurs de porter des perruques, leurs cheveux étant rares. Mais ici encore un problème se pose : où trouver ces perruques ? Pendant longtemps, les paysannes de l'Europe centrale avaient conservé le monopole des cheveux pour perruques. A intervalles réguliers, elles moissonnaient leurs cheveux d'une qualité extrêmement fine et les vendaient. Une qualité moins bonne et moins chère provenait de Chine.

Ce fut la production européenne qui, la première, disparut. Les chefs de la section du grimage tels que Jack Dawn, de la Metro-Goldwyn-Mayer, commencèrent à mettre de beaux cheveux au-devant de la tête, tandis que ceux de qualité inférieure étaient destinés à l'arrière. Et puis les arrivages chinois furent interrompus à leur tour. A l'heure actuelle, il ne reste plus assez de perruques convenables à Hollywood pour la production d'un seul film d'époque. Les jeunes premières de la Universal ont reçu l'ordre de laisser pousser leurs cheveux. Les figurants dans des films de Mark Twain sur le « Wild West » laissent pousser leurs propres favoris suivant les instructions de leur producteur, Jesse L. Lasky, car les favoris postiches ont été épuisés.

La situation serait sans doute sérieuse si le caractère ingénieux des Américains ne leur avait permis de découvrir immédiatement l'ersatz voulu. Jack Dawn vient de mettre en circulation des perruques synthétiques, faites d'une matière semblable à celle que l'on utilise dans la fabrication des brosses à dents ; les longs fils soyeux et blancs que l'on obtient sont teints dans la couleur désirée, enfilés un à un sur le canevas qui forme la base de la perruque, et bouclés à une température qui brûlerait des cheveux normaux. Le résultat très avantageux est la chevelure indestructible, avec laquelle les stars peuvent évoluer dans les eaux les plus profondes et traverser des forêts en flammes sans qu'un seul de leurs poils capillaires n'ait bougé. Les miracles de cette découverte pourront être constatés sous peu dans un film sur Andrew Johnson.

...DE NEZ, D'OREILLES...

Dawn est aussi l'homme qui, par l'une de ses inventions, a provoqué une nouvelle crise de désespoir à Hollywood. La section du grimage avait l'habitude de manufacturer des nez, des oreilles, des verrues et des cicatrices à l'aide d'une matière, dont l'un des principaux ingrédients était la glycérine. Le résultat était merveilleux, très ressemblant, très facile à utiliser, mais offrait l'inconvénient de fondre à la chaleur. Sous l'influence des lumières fortes, bien des jolies femmes perdaient leur figure, et nombre de belles joues rondes commençaient à tomber goutte à goutte sur les blouses des acteurs déconfits. Dawn trouva une solution. Il se mit à manufacturer des figures en latex liquide et obtint une ressemblance parfaite avec la chair, qui ne risquait pas de disparaître au milieu d'une scène. Ses concurrents eux-mêmes commencèrent à utiliser une variante de cette solution, pour fabriquer de fausses cuisses ou de faux biceps quand l'absence de ces derniers était par trop remarquable. La consommation de Hollywood en latex était considérable ; aujourd'hui, le caoutchouc a disparu du marché, et les experts ont dû retourner à l'ancienne formule en tâchant de la perfectionner, afin que la glycérine ne fonde plus.

PLUS DE TERREUR

L'absence de caoutchouc dans l'industrie du cinéma constitue un problème des plus sérieux. La fameuse pieuvre en caoutchouc de Cecil B. de Mille a été donnée au gouvernement durant la campagne pour la conservation du caoutchouc. Le python d'Alexandre Korda qui avait été si difficile à animer a subi le même sort. Il n'y aura plus d'animaux horribles dans les films, jusqu'à la fin de la guerre. De même, il n'y aura plus de toiles d'araignées dans certaines scènes terrifiantes, plus d'assassinats au couteau, plus d'explosions, car toutes ces scènes étaient truquées à l'aide de caoutchouc.

Les films du Wild West ont reçu plusieurs coups successifs. Gene Autry, l'un des héros les plus caractéristiques de ce genre de spectacle, a abandonné le cinéma pour l'armée. Les facilités de transport qui permettaient à Harry Sherman d'obtenir, dans le Wild West, le décor réel qu'il lui fallait sont devenues impossibles, étant donné la rareté des pneus. Aussi est-il obligé de se contenter des montagnes de Hollywood. Les fusils véritables que les cow-boys utilisaient ont été remplacés par des fusils en bois. Il n'y a plus de cartouches à blanc, et les fusillades sont combinées par les ingénieurs du son, en dehors de la scène elle-même. D'ailleurs, les coups de fusil ou de revolver sont rares ; les héros se servent de plus en plus du lasso ou de leurs poings pour exterminer leurs adversaires.

Mais Hollywood a trouvé un moyen très simple de tourner les difficultés. Au lieu de chercher un équivalent à la matière ou à l'objet qui manque, on change le scénario et tout est dit. Les accidents d'automobile ont été les premiers à disparaître, afin de limiter la consommation des pneus, car il ne fallait pas irriter le spectateur qui a tant de difficultés à en trouver lui-même.

Cette question a causé de nombreux ennuis à Robert C. Crutcher, auteur d'un scénario pour la Twentieth Century-Fox. Don Ameche devait faire éclater à coup de revolver les quatre pneus de la super de luxe aux roues blanches que Joan Bennett conduisait. On décida d'endommager deux pneus seulement. Mais Don Ameche refusa avec énergie. Il avait, disait-il, travaillé très dur pour se bâtir une popularité au cours des 25 films qu'il avait tournés et refusait absolument de la perdre au 26ème ! On lui demanda alors s'il consentirait à abîmer un seul pneu. Il répondit que cette nouvelle solution était aussi

(*La suite en page* 11)



Il n'y a plus d'hommes à Hollywood. Tyrone Power prête ici le serment d'usage avant de s'enrôler dans l'armée.



Devenu lieutenant, Richard Barthelmess lit une pancarte engageant les jeunes Américains à s'enrôler dans la marine.

mauvaise que la première, mais qu'il l'accepterait, si toutefois la chose prenait la tournure d'un accident. Il ferait semblant de trébucher en laissant partir le coup de revolver, et le pneu éclaterait.

PLUS DE RIXES

Le département des casses, pour ne pas être en reste, se plaint amèrement des restrictions qui lui sont imposées par la guerre. Les bandits qui avaient l'habitude de se battre avec des chaises, s'envoyer des bouteilles à la figure et plonger à travers les vitres sans avoir la moindre égratignure se trouvent très embarrassés. Les vitres étaient en sucre candie. Il ne semble pas probable que le gouvernement se décide à émettre des bons de sucre pour la casse des vitres. Les vases et les bouteilles qui finissaient sur la tête des vilains étaient faits d'une résine qui provenait des Balkans. Cette résine a cessé d'être importée. De même les bâtons qui démolissaient apparemment tant de crânes, étaient fabriqués à l'aide d'un bois très friable qui se trouve dans les Philippines. Ce bois n'existe plus sur le marché.

Il semble que, jusqu'à la fin de la guerre, il n'y aura plus de neige sur les écrans. Les acteurs pourront mourir de froid, frissonner à qui mieux mieux, mais cesseront cependant d'affronter les tourments dus à la froidure, car ce sont des flocons de farine qui descendaient du ciel, tandis qu'une variété de gypse tourbillonnait devant la fenêtre de l'héroïne. Ces deux matières ne peuvent à l'heure actuelle être utilisées que dans des buts de guerre. « D'ailleurs, dit le directeur William Wellman, la neige nous a causé beaucoup d'ennuis, et nous a souvent obligés à recommencer les mêmes scènes plusieurs fois. C'était tantôt le gypse qui tourbillonnait trop près de la lentille obstruant la vue, tantôt la farine qui s'insinuait dans le nez des acteurs, provoquant de disgracieux éternuements. » William Wellman a en conséquence éliminé soigneusement les scènes de neige qui se trouvaient dans le nouveau film d'Henry Fonda.

Les pellicules de films sont devenues très précieuses. Aussi Wellman, de même que tous les autres directeurs, s'efforce-t-il sérieusement de restreindre les répétitions de scènes. La corporation des acteurs a promis de punir tous ceux qui ne contribueraient pas à la diminution du gaspillage dans les prises de vues. On estime à 1 000 000 de pieds environ la pellicule que l'on pourrait ainsi économiser.

FILMS DE MER

La guerre a causé une baisse considérable dans la réalisation des films de mer. C'était pourtant chose facile. Les producteurs partaient au large de Santa Monica et le tour était joué. Aujourd'hui, l'océan est fermé au monde du cinéma, et il n'y a plus de bateaux à louer. Seule la Warner Bros possède son océan privé. Equipée au prix de 400.000 dollars, cette portion de mer, de la grandeur d'un terrain de football, comprend un horizon postiche, des machines qui rident la surface de l'eau, des grues hydrauliques pour rouler les bateaux en cas de typhon, etc... Mais les autres firmes sont moins bien partagées. Elles doivent chaque fois construire leurs bateaux, les clouer au sol et donner l'illusion de l'eau par un artifice de photographie.

Dans l'un de ces films, dont Pat O'Brien, George Murphy et Max Baer étaient les vedettes, une bataille de convois devait se dérouler dans l'Atlantique nord, sur la scène n° 14 de la R.K.O. Pathé. Il fallait absolument trouver un canon puissant pour donner à la scène la réalisme voulu. Un camion fut dépêché en direction de Los Angeles, et ramena une vieille machine provenant d'un ancien puits à huile, plus des engrenages ayant appartenu à une boulangerie en faillite. On construisit l'instrument en l'agrémentant d'une couche de peinture, et quand tout fut prêt, le canon avait coûté 20 dollars de matériel et 6.000 dollars de travail. Mais il était magnifique : il pouvait cracher de belles flammes au gaz acétylène et reculer avec art par le déplacement d'air.



L'acteur bien connu Raymond Massey, devenu major de l'armée canadienne, au cours d'une cérémonie à New-York.

Une vue générale de la Chambre des Représentants au cours de laquelle M. Churchill adresse une allocution à la Chambre et au Sénat. Le Premier déclare que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis combattront côte à côte jusqu'à la défaite totale de l'Allemagne et du Japon.

QUAND ILS DISCUTAIENT le second front...

Le dernier voyage de M. Churchill à Washington et les diverses conversations qu'il eut avec le président Roosevelt et les divers chefs militaires ne manqueront pas d'avoir sur la conduite des hostilités les répercussions les plus heureuses. Déjà, de tous côtés, les armées sont prêtes à entrer en action et la question du second front entre de plus en plus dans la voie des réalisations. Voici un reportage photographique des différentes réunions qui eurent lieu lors du séjour aux Etats-Unis du Premier Ministre britannique. Des résultats ne se feront pas attendre.

M. Churchill (au premier plan en noir et cravate papillon) est acclamé par les congressistes à sa sortie de la conférence qu'il tint avec le président Roosevelt au sujet de la conduite de la guerre pour abattre le nazisme.

Trois chefs militaires britanniques à une réunion des chefs d'état-major britanniques et américains à Washington. De gauche à droite : le lieutenant général Hastings Ismay, chef d'état-major du ministère de la défense britannique, l'amiral Sir Dudley Pound, Premier Lord de la Mer, et le général Brooke, chef de l'état-major impérial britannique.

Les membres du Conseil du Pacifique des Nations Unies réunis à la Maison-Blanche. On reconnaît, de gauche à droite : C.S. Cox, délégué de la Nouvelle-Zélande, T.V. Soong, ministre des Affaires Etrangères de Chine, Lord Halifax, ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis, Dr Herbert Evatt, ministre des Affaires Etrangères australien, Winston Churchill, le président Roosevelt, Mackenzie King, Premier Ministre du Canada, Leighton Mc Carthy, ministre canadien, Dr Alexander Loudon, ambassadeur de Hollande, et Manuel Quezon, président des Philippines.



FEMINITES



Qui eut dit que ces deux gracieuses jeunes femmes eussent pu se livrer à une tâche aussi fatigante que celle d'abatteurs d'arbres ?

BUCHERONNES de l'armée britannique

Plus de 4.000 femmes se sont enrôlées dans le corps des bûcheronnes de l'armée qui apporte à l'effort de guerre une aide considérable. Près de 200.000 troncs d'arbres abattus par elles ont déjà été employés dans les usines de guerre. On compte qu'avant la fin de l'année, ce corps, très utile, sera augmenté de 6.000 nouvelles recrues douées d'une vive activité.

Récréation en pleine forêt. Les bûcheronnes, dont le travail a été ardu, se contentent, en guise de « lunch », d'un simple sandwich.

Scier le bois est encore une dure besogne dont se tirent admirablement ces deux jolies bûcheronnes enrôlées dans l'armée britannique.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Ginger la maigre »

Votre cas n'est pas unique et vous ne devez pas vous désoler pour si peu. Pour avoir des bras potelés et agréables à regarder, je vous conseillerai d'abord de faire de la gymnastique avec des haltères de 500 grammes. Tous les exercices sont bons. Faites également du canotage, ce sport vous aidera à développer considérablement vos épaules, vos bras et vos poignets.

Nièce « Je me consume d'amour »

Cet homme ne vous aime pas, du moins il ne vous aime pas sérieusement s'il envisage si froidement le fait de devoir vous quitter un jour pour rentrer dans son pays. Croyez-moi, la meilleure solution serait que vous rompiez dès maintenant. Vous souffrirez moins puisque vous ne le connaissez pas depuis très longtemps. Plus tard, l'habitude aidant, vous ne pourrez plus vivre sans lui. Essayez donc de vous éloigner au plus vite.

Nièce « ? ? ? »

Votre mari ne peut pas divorcer. La religion catholique ne le permet pas. Il pourra, cependant, obtenir une séparation de corps, mais il lui sera impossible de se remarier de votre vivant. Pourquoi n'essayez-vous pas de réparer le mal que vous avez fait ? Peut-être qu'en faisant appel à son indulgence vous pourriez rebâtir votre foyer ? Tant de maris ont pardonné et compris ! Pourquoi le vôtre ne ferait-il pas de même puisqu'il vous aime encore ?

Nièce « Panaménia » (Tel-Aviv)

Excusez mon retard, mais votre lettre s'était égarée. Pour les boutons en question, je vous conseille des bains d'eau salée. Vous seriez rapidement guérie de votre mal. Je trouve votre coiffure très seyante, mais arrangez-vous pour aplatir davantage la boucle du front. Relevez un peu plus les cheveux sur les tempes. Votre poids est normal pour votre taille. Vous n'êtes pas grosse, rassurez-vous.

Nièce « Egarée »

Il est temps que vous repreniez vos esprits. Vous ne pouvez continuer vos relations avec cet homme. Comment pouvez-vous supporter de jouer ainsi la comédie à sa femme, qui est votre meilleure amie ? Comment osez-vous trahir la confiance aveugle que cette dernière a en vous ? Pensez au désespoir de cette malheureuse si elle apprenait que son mari la trompe avec sa seule amie. Quittez Le Caire pour un certain temps et, puisque vous avez la possibilité d'avoir un emploi en Palestine, eh bien, n'hésitez pas à partir.

TANTE ANNE-MARIE

Reposer VOTRE CŒUR

Pour faire du sport, il faut un cœur solide. Comment pouvez-vous éprouver le vôtre ? Très simplement :

Dès qu'on fait un effort, le cœur se met à battre plus vite. Il ne faut pas qu'il dépasse une certaine cadence et, dès qu'on cesse l'exercice, il convient qu'il retrouve rapidement le calme. Voici comment opérer, d'après le professeur américain James Wallis, pour être renseignée sur ses possibilités :

Tâtez d'abord votre pouls : il doit battre soixante fois par minute. Puis, étant debout, fléchissez les jambes dix fois, à raison d'une fois toutes les deux secondes. Après le dernier mouvement, tâtez votre pouls : il ne doit pas avoir dépassé 120 battements à la minute. Asseyez-vous, reposez-vous et, après deux minutes de calme, comptez une troisième fois vos pulsations : vous ne devez en retrouver que 60. Ce retour à la normale est l'indice d'un fonctionnement régulier. Mais si le rythme accéléré se poursuit plus longtemps, c'est que vous êtes en mauvais état physique, fatiguée, surmenée. Votre système circulatoire n'est pas parfait. Vous auriez tort de ne pas prendre des précautions.

Un procédé simple, que le docteur James Wallis a imaginé, va vous permettre de savoir si l'air passe bien dans vos fosses nasales :

Placez-vous devant une glace, debout, dévêtue, si possible, jusqu'à la ceinture. Fermez fortement la bouche. Respirez par le nez vingt fois de suite. Puis renouvelez l'expérience en bouchant avec un doigt la narine gauche. Enfin, respirez ensuite vingt fois en obturant la narine droite.

Si tout se passe bien, si vous ne ressentez rien d'anormal, l'essai a réussi. Mais si vous êtes gênée dans l'aspiration et l'expiration, si vous notez un léger malaise, si la coloration de votre visage change, si vous avez l'impression de manquer d'air, si, à un moment donné, pour ne pas être suffoquée, vous entr'ouvrez la bouche, prenez garde... La mauvaise respiration nasale cause des méfaits nombreux et parfois graves. Elle a brisé la carrière de nombreux champions.

ARRÊTEZ-VOUS

La sensation de fatigue est un signal d'alerte que vous devez toujours écouter ? Interrompez vos efforts, ou tout au moins ralentissez-les considérablement. Sinon, vous vous surmènerez, le cœur se dilatera, vous ressentirez des douleurs à la tête, vous vacillerez sur vos jambes. Et sachez bien que ces troubles peuvent avoir des effets nuisibles plusieurs jours ou même plusieurs semaines après votre imprudence. Il existe un moyen de calculer votre fatigue. Pour cela, vous mesurez, après une séance de sport ou de jeu, votre « sens musculaire ».

Placez-vous contre un mur sur lequel vous aurez fixé une feuille de papier assez large rayée de traits. Vos yeux seront bandés. Levez alors un bras. Quelqu'un repère l'endroit où le bout de votre médius (le doigt du milieu) s'est arrêté. Puis votre bras est ramené à sa position de repos pendant un temps égal à celui de son déplacement, c'est-à-dire 5 à 10 secondes environ. Enfin, vous essayez de répéter exactement le premier mouvement. L'écart qui existe entre la deuxième position de votre médius et la première doit être peu sensible si vous êtes en bonne forme, environ 3 à 5 centimètres, mais si vous êtes surmenée, il peut atteindre jusqu'à 18 centimètres. Alors, vous n'aurez plus qu'une solution à adopter : celle d'aller voir un docteur ou de vous « mettre en veilleuse » pendant au moins quinze jours.

ANNE-MARIE

RECETTES UTILES

Même en été, beaucoup de femmes ont les mains gercées. Pour parer à cet inconvénient, il suffit d'appliquer durant la nuit le mélange suivant : lanoline : 60 gr., huile d'amandes douces : 50 gr. ; vaseline : 10 centigr. ; essence de roses : 10 gouttes. Mettez des gants et gardez jusqu'au lendemain matin.

Quand vous versez dans un plat de verre ou de porcelaine fragile un mets bouillant, disposez sous le récipient un linge humide plié en quatre. Cela empêchera le plat ou le verre de se fendre ou de se fêler.

Les chaussures et les sacs de soirée en lamé or ou argent se salissent très rapidement. Pour leur rendre leur aspect de neuf, il vous suffira de les frotter avec un chiffon que vous aurez préalablement trempé dans du blanc d'Espagne (en vente chez les marchands de couleur). Essuyez ensuite avec un linge très doux ou avec une peau de chamois.

CAROTTES ET LAITUES...

Pour la beauté du teint, la fraîcheur de l'haleine, la bonne circulation des intestins, presque tous les médecins sont d'accord pour prescrire la consommation régulière de deux légumes : les carottes et la laitue. J'ai trouvé pour vous, lectrices qui pouvez être embarrassées quant à la manière de les préparer, quelques recettes excellentes et faciles. Puissent-elles vous être utiles... et agréables au palais.

Carottes à la martiniquaise

Carottes : 500 grammes ; beurre 40 grammes ; bicarbonate de soude : 2 grammes ; persil.

Grattez les carottes. Lavez-les convenablement. Posez-les dans une casserole et couvrez-les avec un demi-litre d'eau. Salez très légèrement. Ajoutez le bicarbonate de soude et portez sur le feu, à découvert. Laissez s'établir l'ébullition, maintenez-la assez tumultueuse. L'eau s'évapore rapidement. Lorsqu'elle est réduite à peu de chose, ajoutez le beurre et laissez sur le feu jusqu'à évaporation complète. Les carottes sont prêtes. Saupoudrez de persil et servez immédiatement.

Carottes au riz gratinées

Cuisez les carottes comme expliqué plus haut. Mêlez deux tiers de leur volume de riz cuit 15 minutes dans du bouillon ordinaire, ajoutez quelques cuillerées de fromage râpé, versez le tout dans une terrine de forme basse, plus large que haute, saupoudrez de mie de pain fraîchement préparée à laquelle vous aurez mêlé du fromage râpé, arrosez du beurre fondu. Mettez la terrine dans le four et faites gratiner doucement pendant 10 ou 15 minutes.

Carottes à la crème

Cuisez les carottes comme indiqué pour les carottes à la martiniquaise, puis ajoutez-leur une sauce normande préparée un peu avant l'évaporation complète de l'eau pour que les carottes ne soient pas rissolées.

Voici comment vous préparerez votre sauce normande : mettez un morceau de beurre gros comme la moitié d'un œuf dans une casserole. Laissez fondre à feu doux, ajoutez une cuillerée de farine, remuez pour que le beurre et la farine soient bien mélangés. Ajoutez ensuite un verre de crème, sel, poivre, persil. Mettez sur le feu et tournez jusqu'à ce que la sauce soit assez épaisse.

Laitues braisées

Prenez huit petites laitues. Lavez-les en écartant les feuilles le plus possible. Essuyez-les. Mettez dans une sauteuse 100 grammes de beurre. Disposez les salades serrées les unes contre les autres. Ajoutez un peu de jus de viande. Salez, couvrez et laissez cuire à l'étouffée pendant une demi-heure. On peut faire cuire en même temps quelques petits pois qui viendront orner les laitues dans le plat.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

La question du short, qui a fait couler tant d'encre l'année dernière à pareille époque, revient de nouveau sur le tapis et il n'est pas jusque dans l'imposante enceinte du Sénat où elle n'ait été soulevée. Au nom du Président du Conseil, le ministre de l'Instruction Publique a déclaré : « La chose est laissée à l'appréciation de chaque ministre. Si des fonctionnaires demandent à être autorisés à porter le short, le ministre décidera lui-même s'il doit accepter ou refuser une telle demande. »

Nous verrons donc les fonctionnaires de tel ministère dans cette tenue, tandis que ceux de tel autre seront astreints à se rendre à leur bureau, revêtus de leur veston habituel et de pantalons leur descendant jusqu'à la cheville.

Et vous, ma cousine, quel est votre avis à ce sujet ?

Certes, le short a un avantage pratique considérable et l'on ne peut nier que, par des journées de chaleur caniculaire, il est fort agréable d'exposer au grand air genoux et jarrets, même si, du point de vue esthétique, la chose se présente de façon moins avantageuse. Mais, après tout, vos compagnes circulent bien, elles, sans bas, et si souvent on assiste au spectacle d'une jambe bien tournée, que de fois pareille vision manque de tout agrément ! Supportez donc, ma cousine, de nous voir recouverts de ce vêtement utile, pratique et économique qui, s'il livre au grand jour mollets velus et formes cagneuses, n'en offre pas moins, pour nous, des avantages appréciables. Ainsi on pourra entendre dans la rue ces réflexions émanant de personnes de votre sexe : « Regarde-moi celui-là comme il a de belles jambes ! » « Et quel galbe merveilleux ! » « Et quelle cheville délicate et fine ! » et un tas d'autres réflexions aussi flatteuses qui feraient rougir jusqu'aux oreilles le quidam en question, si une bribe de phrase parvenait jusqu'à son ouïe.

Mais oui, ma cousine, nous aussi avons droit à des exclamations admiratives en ce qui concerne nos membres inférieurs, condamnés à une incarcération à perpétuité dans ces geôles affreuses et cruelles que sont les longs pantalons.

« Mon pauvre cousin devient complètement gâteux ! » devez-vous penser en lisant la sotte missive que je vous adresse aujourd'hui. Eh bien, je proteste avec la dernière énergie, jolie cousine. Pour une fois, qu'il soit donc fait une place de choix à nos jambes qui, soit dit sans prétention, ne sont, d'une façon générale, pas plus mal tournées que celles de nombre de vos sœurs...

Bien affectueusement vôtre

SERGE FORZANNES



NOS CONTES — L'ESCADRILLE DES "OISEAUX AUX OMBRELLES"

Il faisait nuit, il avait plu, mais la route glissante n'empêcha pas Jane Vanleigh de prendre le tournant à une telle vitesse que tante Caroline se demanda avec inquiétude si sa dernière heure n'avait pas sonné.

Sur le siège arrière, Jimmy Martin était assis. Une expression figée marquait son visage habituellement gai. Il s'était précipité tout à l'heure chez elle, juste au moment où elle sortait avec tante Caroline. La présence de la vieille dame, d'allure quelque peu victorienne, arrêta l'élan du jeune homme.

Aussi Jane voulait-elle accompagner au plus vite sa tante chez le recteur, pour savoir ce que lui voulait Jimmy.

A peine la vieille dame descendit-elle de la voiture, que le jeune homme s'empressa de prendre sa place auprès de Jane. Les jeunes gens avaient une heure devant eux. La voiture repartit. Le vent faisait rage et la pluie avait inondé les vitres de l'auto ; mais Jane n'était consciente que de la présence du jeune homme près d'elle. Des frissons lui couraient le long du bras quand il le touchait.

— Nous contournerons les maisons d'Eaststone, dit-elle de sa voix basse et légèrement enrouée par l'émotion.

— Non, pas en ville. Je ne dois pas être éloigné de l'aérodrome de plus de 5 milles, répondit le lieutenant d'aviation James Martin.

— Oh ! pourquoi ? Vous n'êtes pourtant pas de service, ce soir. Peter Stanny vous remplace.

— Oui, mais nous devons tous être à proximité du camp. On craint qu'il n'y ait du grabuge ce soir.

— Un raid ?

Le cœur de Jane battit plus fort.

— Un autre exercice, je pense. Depuis que nous sommes ici, nous n'avons fait que cela. On ne nous laisse pas encore aller au front.

— Vous n'avez pas beaucoup de temps libre, en somme, et tout est si secret ! J'ai demandé cet après-midi à Peter pourquoi votre escadrille se faisait appeler « les oiseaux aux ombrelles » ; il ne m'a pas répondu. Pourquoi la nomme-t-on ainsi ?

— C'est parce que... Oh ! Jane, je n'ai peut-être plus beaucoup de temps et j'ai quelque chose à vous dire. Pouvez-vous nous arrêter dans un endroit tranquille ?

Ils étaient sur la côte. La pluie avait cessé. Au loin se dressait la silhouette du vieux château Martillo Tower, la demeure de Jane Vanleigh. Elle arrêta le moteur et s'appuya contre les coussins de la voiture. Elle était essoufflée, comme si elle avait couru contre le vent. Jimmy paraissait si étrange ce soir !

— Jane, c'est un bien mauvais moment de parler de cela, mais je n'y puis rien, je dois vous le dire avant qu'il ne soit trop tard. Jane... je vous aime... je vous ai toujours aimée...

Il hésita.

— Avant qu'il ne soit trop tard ?

La voix rauque n'était plus qu'un murmure. Son cœur l'étouffait. Elle regarda du côté de la mer pour dérober ses yeux. Elle eut voulu que cet instant durât toujours. C'était ce que de toute son âme elle souhaitait, et depuis si longtemps...

— Jane, très chère, je sais que nous sommes en temps de guerre et que tout est incertain, mais il fallait que je vous le dise. Chérie, je vous aime. Voulez-vous m'épouser ?

— Le pouvons-nous ? murmura-t-elle.

Sa main chercha et trouva la sienne dans l'obscurité.

Il y eut peut-être cinq minutes de silence — ou plus. Ils ne s'en rendaient pas compte. L'heure avait cessé d'exister. Puis ils parlèrent de nouveau.

— Quand cela a-t-il commencé ? demanda-t-il.

— Dès que vous êtes arrivé, juste après la déclaration de la guerre. Vous avez envahi notre aérodrome... je vous haïssais tous, répondit-elle rêveusement. Vous et vos amis m'aviez empêchée de continuer mes leçons d'aviation. Vous nous avez même renvoyés de notre club.

Les sirènes de l'aérodrome mugirent à cet instant, troublant leur quiétude.

— Voilà !

Jimmy se redressa :

— Peut-être n'est-ce qu'un exercice. Je dois être de retour tout de suite. Voulez-vous me déposer à l'aérodrome ? Vous feriez mieux de rentrer et de rester chez vous.

La jeune fille frissonna. Elle le sentait tout à coup si loin d'elle... Elle mit le moteur en marche.

— Vous serez toute seule à la maison, lui dit-il, et je n'y puis rien. Mais n'allez pas chercher votre tante avant que le signal de fin d'alerte ne soit donné. Mon amour, j'ai horreur de vous quitter, mais...

— Je sais.

Elle était dans ses bras. Il la tenait étroitement serrée contre lui.

— Je dois partir, chérie... je dois...

Un projecteur s'alluma et balaya le ciel. Il éclaira les nuages d'une tache lumineuse, puis s'éteignit. Jimmy était parti.

Jane se dirigea vers la maison, un mélange de peur et de joie au cœur. Elle laissa la voiture dehors et s'achemina lentement vers sa demeure.

Le monde, si merveilleux tout à l'heure, lui sembla vide et dénué de sens. La lourde porte de chêne tourna, en grinçant sur ses gonds, et Jane se retrouva dans l'obscurité du hall. De la fenêtre, elle observa les nuages qui fuyaient, chassés par le vent, vers la Manche. Une cinquantaine de pieds plus loin, les lames roulaient les galets sur le sable de la crique.

Deux grands bras de lumière effleurèrent le ciel, puis disparurent.



Peut-être Jimmy montait-il en ce moment dans son avion et se dirigeait-il vers la mer pour rencontrer... Elle avala sa salive avec effort. Elle sentit soudain une colère farouche l'envahir contre tous ceux qui avaient provoqué la guerre. Par la fenêtre lui parvenait, mêlé à la plainte du vent, le bourdonnement égal des avions se préparant à partir. Il faisait sombre. Les nuages étaient plus épais. L'inaction lui parut terrible. Elle enleva son manteau et le jeta de côté. Elle ne pouvait encore rien faire. Elle se demandait à quoi pensait tante Caroline au presbytère et les servantes à Eaststone. Elles n'avaient pas un être cher « en haut », elles ne connaissaient pas l'angoisse de l'attente.

« Avant qu'il ne soit trop tard », avait-il dit. Puis il avait murmuré : « Je vous aime ». Elle possédait tout alors ; le monde glorieux était sien ; le son des sirènes lui avait tout enlevé.

En dépit du grondement du vent, elle entendit quelque chose — un bruit sourd et métallique — qui s'éteignit soudain avec fracas.

Elle scruta l'obscurité et étouffa un cri. La voiture ! Elle l'avait laissée dehors, toute lumière éteinte, naturellement. Ce n'était plus qu'un amas de ferraille. Une autre voiture l'avait heurtée. La vision était irréelle, fantastique. Quelque chose semblait s'agiter dans le vent : un morceau de toile déchirée peut-être ; ou bien était-ce un bras qu'on agitait ? Un son faible arriva jusqu'à elle. Quelqu'un appelait. Elle ouvrit précipitamment la porte et se trouva en une seconde sur le lieu de l'accident. Dehors, il faisait moins sombre. Sa voiture était fracassée contre le mur du jardin ; une autre voiture était en aussi piteux état. Une silhouette obscure essayait de s'en libérer.

— Holà ! quelqu'un pour me sortir de là.

Elle reconnut le profil d'oiseau de Peter Stanny.

— Peter, c'est moi, Jane. Etes-vous blessé ?

— Jane ?

Peter Stanny semblait vague.

— Je dois sortir de là, je dois descendre vers la crique ; c'est... c'est important.

Peter était blessé. Sa voix était étrange et il se débattait. Il marmonna, comme elle l'aidait :

— Je dois descendre vers la crique... je dois... square 42...

Il se libéra enfin.

— Jane, je regrette de vous déranger... je regrette.

Il titubait, mais il la reconnaissait maintenant.

— Entrez dans la maison. Où avez-vous mal ?

— A la tête. Mais je ne puis entrer. Je dois descendre vers la crique. Rapidement.

— Mais vous devez... vous ne pouvez descendre dans cet état. Vous ne pouvez marcher et les deux voitures sont hors d'usage.

La réponse de l'aviateur fut noyée par le vrombissement des avions au-dessus de leur tête. Jane traîna, plus qu'elle ne conduisit, l'homme jusqu'à la Tour. Elle le fit asseoir. Il semblait à peine conscient. Il but un verre d'eau et se redressa comme mû par un ressort.

— Les avions sont-ils partis ? Ont-ils passé au-dessus de nous ? demanda-t-il.

— Oui, mais ne vous en inquiétez pas. Vous devez rester tranquille.

— Je ne puis rester ici. Je dois descendre vers la crique.

— Vous ne pouvez marcher, vous êtes blessé. Je descendrai moi.

— Marcher... Il n'y a pas le temps de marcher. Les canots-automobiles doivent être sortis tout de suite.

Jane calma sa voix.

— Je prendrai le message. Je courrai tout le temps.

— Depuis quand suis-je ici ?

Peter semblait plus alerte.

— Environ dix minutes — un quart d'heure au plus.

(Lire la suite à la page suivante)

Il grogna :

— Les canots auraient dû être sortis depuis longtemps — et ils ne savent pas où aller. Avez-vous un téléphone ?

— Non. Mais si vous me transmettez le message, je peux courir et être là-bas en dix minutes.

— Dix minutes, c'est trop long. Les canots doivent quitter avant le raid. Oh ! mon Dieu ! Ils seront dans la mer, tous, tous seront noyés.

La peur rendit à Jane son sang-froid.

— Qui sera noyé ? demanda-t-elle.

— Toute l'escadrille, tous les pilotes.

— Et Jimmy Martin est parmi eux ?

— Oui, naturellement, répliqua avec humeur l'aviateur. Ils ont rendez-vous au square 42 avec le bateau-chalutier. Ils doivent rencontrer les bombardiers ennemis quelque part là-bas, et nous devons les secourir.

— Les secourir ?

— Jane... Jane... vous ne comprenez pas.

Il agrippa avec rage les deux bras du fauteuil. Ses yeux avaient un regard fixe, sa parole était lourde.

— Ils doivent poursuivre les bombardiers ennemis, les harceler et sauter dans l'eau s'ils ont la veine de leur échapper. Ils flotteront un peu. Mais si nous ne sommes pas là à temps pour les sortir, ils seront perdus, ils mourront noyés.

Chaque mot avait un sens terrible et la jeune fille le comprit.

« Ils poursuivront les bombardiers ennemis, les harcèleront et sauteront s'ils leur échappent. » Jimmy ferait aussi cela.

— Je courrai jusqu'aux bateaux, je dirai... square 42. C'est tout, n'est-ce pas ?

— C'est tout : mais, mon Dieu, il n'y a pas le temps.

— Buvez ceci, dit-elle.

Elle porta à ses lèvres un verre de brandy.

— Vous ne pouvez aller, il faut que ce soit moi qui aille.

Il se leva et titubа en portant la main à son front. Il frissonna et retomba sur sa chaise. Ses yeux étaient fermés, mais ses lèvres remuaient. Elle l'observa, s'inquiéta un instant pour lui. Mais l'idée que Jimmy était en danger força sa pensée vers ce qu'elle allait faire. Elle devait à tout prix partir et le temps manquait pour contourner la colline même en courant. Elle décida de sauter en parachute.

Trois minutes plus tard, une mince silhouette drapée d'une vareuse de cuir s'envolait avec son parachute du toit de la Tour.

Elle fut déposée sur les galets de la crique. Dès qu'elle fut debout, elle courut à l'endroit où l'on gardait les canots. Le sergent de garde n'eut pas le temps de formuler son étonnement en voyant cette ombre descendue de façon si extraordinaire.

— Les canots doivent partir immédiatement, ordonna-t-elle. Rendez-vous au square 42 avec le bateau-chalutier.

Et comme le sergent ne savait s'il devait obéir :

— Dépêchez-vous, mon ami.

L'ordre fut transmis et aussitôt dix canots gagnèrent le large. Jane prit place à bord d'un des canots avec le sergent.

— C'est un moyen fort original de descendre la colline, Monsieur ! cria le sergent.

— Oui, ma voiture a eu un accident, fut la brève réponse. Allez à toute vitesse, nous sommes en retard, ordonna-t-elle encore.

— Nous ne pouvons faire un nœud de plus, Monsieur, répondit le sergent.

Ils s'accroupirent au fond du bateau. De chaque côté, l'eau formait un mur et des gouttes salées mouillaient leur visage.

— Cette nuit est la nuit fatidique, fit remarquer le sergent.



— En effet, que Dieu nous vienne en aide, répondit l'ombre.

Quelque chose dans sa voix fit se retourner le sergent. Il regarda plus attentivement les traits que dégageait à peine le casque en cuir que portait la jeune fille. Ils distinguèrent bientôt le bateau-chalutier et, aussitôt, tous les canots se rangèrent autour de lui. On n'entendait plus que les palpitations des machines et le murmure des vagues. Le sergent s'approcha de Jane :

— Ils arrivent, chuchota-t-il d'une voix rauque.

Tous les visages se tournèrent vers les nuages. La jeune fille frissonna en entendant le bourdonnement des avions mêlé à la plainte du vent.

— Ils sont bien au-dessus des nuages... environ 100 ! cria le sergent.

— Entendez-vous ? Ce sont aussi les nôtres.

Le bourdonnement se rapprocha rapidement et parvint jusqu'à eux de plus en plus fort. Les hommes sur les bateaux écoutaient silencieusement, essayant d'interpréter les sons.

Une faible lueur apparut dans le ciel. L'instant d'après, une boule enflammée perça les nuages et tournoya dans l'air. Elle illumina entièrement la scène ; chaque canot, chaque homme, chaque vague paraissait distinctement. Puis l'avion, rouge de feu, avec sa traînée d'étincelles et de fumée, s'abattit dans la mer en soulevant une colonne d'eau et d'écume. L'obscurité, un instant trouée, régna de nouveau.

— Que Dieu lui vienne en aide ! soupira le sergent.

Le vrombissement des moteurs était maintenant assourdissant.

— Un bombardier, n'est-ce pas ? demanda Jane. Ses dents claquaient.

— Les deux... les deux. J'espère que notre pilote a sauté, opina le sergent.

Effectivement, on vit apparaître le parachute à travers les nuages. Il s'affaissa sur l'eau. Un canot alla lui porter secours et l'on vit vaguement un homme hissé à bord. Etait-ce Jimmy ? Un cri attira son attention. Le ciel était de nouveau enflammé et six boules de feu percèrent les nuages. Les spectateurs regardaient, frappés d'épouvante. Les avions tournoyèrent dans l'air pour être finalement happés par la mer. Les explosions lancèrent des montagnes d'eau et secouèrent les canots.

— Maintenant, attention à nos hommes, dit le sergent.

Les avions embrasés illuminaient la scène et donnaient au spectacle un air de fantastique irréalité. Soudain, une douzaine de parachutes trouèrent les nuages.

— En avant la flottille ! hurla avec enthousiasme le sergent.

Il cria un ordre. Aussitôt, tous les canots se dirigèrent au secours de ces héros. Le pilote, sauvé par le canot de Jane, se tourna vers le sergent et lui demanda combien de bombardiers avaient été abattus.

— Je ne sais pas, Monsieur, répondit le sergent. Je ne les ai plus comptés.

— Il y a encore quelqu'un en haut, continua le pilote. Ecoutez. Il semble même qu'il y en ait deux.

Le vrombissement d'un moteur se fit entendre au-dessus de leur tête. L'avion fonça sur les canots tel un épervier géant, le vent hurlant dans ses ailes.

— Attention, c'est un des leurs ! cria le pilote. Que la mitrailleuse entre en action !

L'homme posté à la machine n'eut pas le temps de viser, que le pilote ennemi les harcelait de ses balles. Il les survolait de si près, qu'il leur était presque impossible de riposter.

— Nous l'aurons ! cria le sergent.

Un autre avion rasant la surface de l'eau attira leur attention.

— Un des nôtres ! cria quelqu'un.

L'avion s'éleva en verticale. Les assistants suspendirent leur souffle. Il visa directement le ventre du bombardier et s'écrasa contre lui avec un vacarme effroyable. Pas un parachute ne sortit de cette collision. Durant une fraction de seconde, la masse resta suspendue en l'air, puis elle fit un plongeon dans l'eau.

— Mon Dieu ! quel suicide ! murmura le pilote.

— Trop bas pour sauter, ajouta quelqu'un. Mort... mais de quelle mort !

Soudain :

— Voyez si M. Martin a été sauvé.

C'était la voix de Jane Vanleigh et son visage se détachait clair sur le ciel redevenu obscur.

— C'est une femme, s'étonna le sergent.

Le pilote se retourna brusquement :

— Comment êtes-vous venue ici ? demanda-t-il.

— Je suis venue avec le message jusqu'aux canots. Peter Stanny a écrasé sa voiture contre le mur de notre maison. Mais voyez si Jimmy Martin est sain et sauf.

— Occupez-vous de cela, sergent, grogna le pilote.

Puis, se tournant vers la jeune fille :

— N'êtes-vous pas Jane Vanleigh ?

— Oui, je vous l'ai dit, répliqua-t-elle avec impatience, car elle écoutait les réponses des hommes qui cherchaient les survivants.

— M. Martin est dans le canot n° 440, vint lui dire le sergent.

— Pouvez-vous amener ce canot près d'ici ? demanda Jane. M. Martin est un ami et il ignore que je suis ici.

— Je pense bien. Vous avez été au plus fort de la bataille, remarqua le sergent.

— ...Elle nous a donné les ordres nécessaires pour le rendez-vous, expliqua le sergent, et elle est descendue de la colline en parachute.

— Mais pourquoi, grands dieux ? demanda le pilote ahuri.

Les yeux de Jane étaient rivés sur le bateau qui arrivait, le n° 440.

— J'ai tout expliqué ! cria-t-elle impatientée. Peter a eu un accident près de chez nous. Il lui a été impossible de remplir sa mission. Alors j'ai pris sa place. Comme le temps manquait pour contourner la colline, j'ai sauté du toit de la Tour en parachute jusqu'à la crique. Je suis pilote aussi et membre du club des aviateurs, il n'y a donc rien d'extraordinaire à cela. Mais ne blâmez pas le sergent, il ne savait pas que je... que j'étais une femme.

— Blâmer le sergent... Mais vous nous avez tous sauvés.

Il y avait une note respectueuse dans sa voix. Jane n'entendit pas, elle souriait à Jimmy. Il ne la vit pas tout d'abord. Il monta à bord du canot sur lequel elle se trouvait et tout de suite l'aperçut.

— Jane... mon Dieu ! que faites-vous ici ?

Le pilote et le sergent se rendirent compte, comme par hasard, que leur présence était indispensable à l'avant du bateau.

Et Jane dut expliquer de nouveau, mais cette fois-ci sans impatience, bien qu'elle fût interrompue à maintes reprises.

— Chéri, c'est merveilleux ! Mais...

— Pas de « mais » venant de vous, Jimmy.

— C'est que vous m'êtes si précieuse... répondit-il.

Elle le regarda et le jeune aviateur fut ébloui de ce qu'il vit dans les yeux de Jane.

— Tante Caroline est toujours au presbytère, dit-elle plus tard. Peter est sur une chaise à la Tour. J'espère qu'il va bien.

Jimmy serra sa main.

— Vous êtes un amour... et un pilote digne de faire partie de notre escadrille, dit-il avec tendresse.

Jane sourit, heureuse. Le canot fut violemment secoué, mais elle n'y prit pas garde. Maintenant elle se sentait en sûreté.

RICHARD OLIVER

(Traduit de l'anglais)



Nos lecteurs écrivent...

A.Z.

● *Le roman de Marcel Prévost dont il s'agit s'intitule « Sa maîtresse et moi ». C'est une très belle analyse du cœur féminin sous tous ses aspects.*

Mlle X...

● *Votre situation laisse certainement beaucoup à réfléchir et vous êtes mieux placée—que quiconque, et surtout que moi, pour savoir quelle décision prendre. Mais, en fait, réfléchissez bien et examinez minutieusement d'abord votre cœur et ensuite les qualités des deux jeunes gens qui me paraissent tous deux dignes de votre estime. Donc là, seule une question sentimentale doit primer.*

Amoureux

● *« Amoureux timide » devriez-vous vous appeler. Mais, mon cher, il est tellement simple de prendre l'élue de votre cœur de côté et de lui dire trois mots : « Je vous aime ». Il n'en faudra pas plus pour que vous sachiez, de votre côté, à quoi vous en tenir sur les sentiments qu'elle nourrit à votre égard.*

Ethel Wilson

● *Vous me paraissez pointilleuse et susceptible. Douée d'une certaine imagination, vous vous laissez aller à des rêveries romanesques plutôt que de considérer les réalités de la vie en face. Vous ne manquez ni d'intelligence, ni d'un certain doigté, mais la volonté vous fait défaut.*

Timide

● *Je suis bien flatté de m'entendre appeler par vous « votre meilleur ami », mais n'allez pas me raconter qu'une femme à qui un homme fait la cour ne sait point à quoi s'en tenir sur son compte. Vous me paraissez intelligente et extrêmement fine. Alors ? Malgré vos dires, toute femme est coquette, même celle qui, comme vous, se défend de l'être.*

Petit blond

● *Vous devez être méticuleux et ordonné, méthodique même, dirai-je. Vous avez un esprit sain et une certaine suite dans les idées, un sens artistique poussé et une certaine douceur de caractère sous des aspects parfois rébarbatifs. Excusez toutes les bévues que j'ai pu commettre, mais, je vous le répète encore une fois, je ne suis pas graphologue.*

Hercule désespéré

● *L'attitude du père de votre amie est bien compréhensible, et il est tout naturel qu'il ait pris ombrage de vos assiduités auprès de sa fille. Si vous n'êtes pas encore en âge de vous marier, mieux vaut renoncer à cette aventure qui pourra vous amener des ennuis.*

L'autre

● *Je trouve que vous devriez tout avouer à votre fiancée. Elle ne pourra aucunement vous en vouloir d'avoir été fiancé à une autre avant elle, même si seule la mort de votre première fiancée vous a séparés. Sans doute en aura-t-elle quelque chagrin, mais elle ne tardera pas à se consoler. Elle pourrait vous en vouloir de lui avoir caché votre passé.*

HORATIUS

SOLUTIONS

LA ROUE

Rayons. — *Dode, Enée, Fêlé, Erié, Névé, Dure, Usée, Sère.*
Cercles. — *Défendus, Onéreuse, Délivrer.*

LA MULTIPLICATION INCOMPLETE

Voici la multiplication complétée :

```
   321
   789
  ----
  2889
 2568
2247
------
253269
```

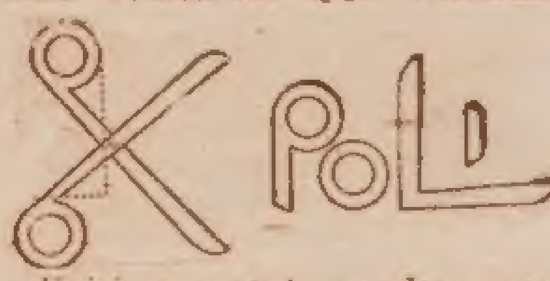
L'HEURE JUSTE

Du lundi à midi au mercredi matin à 8 heures, il y a 44 heures. La montre a donc perdu trois minutes en 44 heures. Mais elle n'avait que deux minutes à perdre pour être juste ; donc elle était exactement à l'heure après un espace de temps égal aux deux tiers de 44 heures, soit au bout de 29 heures 20 minutes. 29 heures 20 minutes après lundi à midi, nous donne comme résultat : mardi 5 h. 20 après midi.

LES MOTS HISTORIQUES

1. — *Philippe II* ; 2. — *Catherine de Médicis* ; 3. — *Descartes* ; 4. — *Mazarin.*

LES CISEAUX QUI PARLENT



Voici comment, en deux coups de ciseaux, on peut former les lettres : P.O.L.I.

PHOTOS-DEVINETTES

1) *de l'or* (c)
2) *catholique* (a)
3) *David* (b)
4) *mormone* (d)



AU BAR DE L'AUBERGE DES PYRAMIDES

Mr. Albert Zananiri, l'architecte qui a conçu les plans de l'établissement, et les deux propriétaires MM. Albert Soussa et Maurice Cassab qui ont accompli le véritable tour de force de monter cette entreprise dans le délai de six semaines, malgré les difficultés de l'heure présente.









LA ROUE



Huit mots de quatre lettres seront inscrits dans les huit rayons. On lira alors trois autres mots dans les cercles concentriques à la jante.

Rayons :

1. Première partie du nom d'un maréchal de France qui construisit les fortifications de Paris.
2. Prince asiatique.
3. Fendu.
4. Lac d'Amérique.
5. Amas de neige durcie.
6. Qui résiste à la pression.
7. Qui a beaucoup servi.
8. Dans l'antiquité, habitant de l'Extrême-Orient.

Cercles :

1. Interdits.
2. Chère.
3. Libérer.

SAVEZ-VOUS QUE...

...de récentes statistiques ont prouvé que les blondes possèdent en moyenne 140.400 cheveux, les châtaines 109.440, les brunes 102.962 et les rousses 88.740 ?

...à Costwold, lorsqu'un berger meurt, on lui attache à la poitrine une pelote de laine ? De la sorte, les portiers du ciel sauront qu'il avait été tellement occupé à garder les moutons durant sa vie qu'il n'a pas eu le temps d'aller à la messe les dimanches.

...si on plaçait tous les rails des chemins de fer des Etats-Unis en ligne droite, un train voyageant à 60 milles à l'heure mettrait 292 jours pour les parcourir ?

DELASSONS-NOUS...

PETITS PROBLEMES

LA MULTIPLICATION INCOMPLETE

Voici une multiplication très simple, mais dont quelques chiffres ont été omis. Voyez si vous êtes capable, par déduction, de compléter les chiffres manquants.

```
  .2.
  7.9
 ----
 .889
 .5..
..4.
 ----
.5..6.
```

L'HEURE JUSTE

Lundi à midi, Albert a demandé à son père quelle heure il était. Son père lui a répondu : « Il est midi juste ; ma montre avance de deux minutes. »

Mercredi matin, Albert a de nouveau demandé l'heure : « Il est 8 heures juste, répondit son père ; ma montre retarde d'une minute. »

Quand la montre était-elle juste à l'heure ?

LE SUCRE FLOTTANT

Si vous voulez faire une farce à un ami, prenez quelques morceaux de sucre avec une pince quelconque, et plongez-les quelques minutes dans du collodion ordinaire (tous les pharmaciens en vendent).

Laissez sécher dans un courant d'air, et placez les morceaux dans un endroit sec.

La personne qui, ensuite, voudra sucrer son café ou un verre d'eau avec un de ces morceaux de sucre verra, avec surprise, ce dernier remonter à la surface au bout d'un instant, et flotter tranquillement.

Evitez que cette personne ait une petite cuiller, car alors elle aurait tôt fait de s'apercevoir que le sucre est en réalité bien fondu, et que ce qui flotte n'est que son apparence, c'est-à-dire la carapace insoluble et imperméable de collodion qui l'entourait.

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. — Le soleil ne se couche pas sur mes Etats.
2. — Ce n'est pas le tout de tailler, il faut recoudre.
3. — Je pense, donc je suis.
4. — Ils chantent, ils paieront.

LE JEU DE DES

Ce jeu est de ceux que toutes les civilisations ont connus : les Assyriens, les Egyptiens jouèrent aux dés, aussi bien que les Hindous. Les Grecs — qui en attribuaient l'invention à Palamède — s'y adonnaient avec passion, et à Rome la vogue fut telle que l'empereur Claude leur consacra un traité. Les dés servaient aussi à la divination : c'était la « cléromancie ». Au moyen âge, ils firent fureur en France et saint Louis les interdit, mais en vain. Remarquons que l'étymologie de *dé* (à jouer) et celle de *dé* (à coudre) ne sont pas les mêmes. Dans le premier cas, *dé* vient du latin *datum*, « ce qui est donné par le sort », tandis que dans le second, le mot a pour origine *digitus*, « doigt ».

LES CISEAUX QUI PARLENT

Voici une paire de ciseaux ouverts. Il s'agit de les décalquer et de les découper. Puis, en deux coups de ciseaux, sans plier le dessin, de former quatre lettres formant un adjectif désignant la qualité principale de l'homme bien élevé.

PHOTOS-DEVINETTES

1. *En secouant cette cuvette, cet homme cherche :* a) des diamants b) des rubis c) de l'or d) des perles
2. *Ces costumes indiquent que cette cérémonie est :* a) catholique b) presbytérienne c) méthodiste d) baptiste
3. *Cette scène biblique représente un jeune homme qui s'appelle :* a) Jean b) David c) Joseph d) Ezéchiel
4. *D'après son architecture, vous reconnaissez que cette église est :* a) catholique b) protestante c) orthodoxe d) mormone

GRAINS DE SAGESSE

Ne perdez aucune occasion de vous faire un ami.
John RUSKIN.

Les plus beaux ornements qui parent la maison d'un homme sont ses amis.
Proverbe persan.

On ne rencontre guère ses amis quand on a quitté la route de leurs intérêts ou de leurs plaisirs.
PETIT-SENN.

Le malheur est la pierre de touche de l'amitié.
Proverbe français.

RIONS

— Et que comptez-vous faire de votre fils plus tard ? Je croyais qu'il voulait être menuisier.

— Non ! Comme il adore les animaux, nous allons le placer comme garçon boucher.

●

Le docteur. — Hélas ! votre mal est héréditaire, je ne puis rien faire pour vous guérir.

Le malade. — Je dois tenir cela d'un arrière-grand-père ?

Le docteur. — Très certainement. Ce sera 20 francs pour la visite.

Le malade. — Pardon ! Envoyez votre note à mon aïeul.

●

Le professeur. — Par qui le XVIIe siècle a-t-il été illustré ?

Le cancre. — ...

Son voisin, soufflant et se trompant. — Descartes, Pascal.

Le cancre. — Des cartes postales.

●

— Lucie, as-tu remarqué que ton petit frère a l'habitude de parler tout seul ?

— Je ne sais pas, je n'ai jamais été près de lui quand il était seul !

●

— Que représente la formule SO_4H_2 ?

— !!! Je l'ai sur le bout de la langue.

— Malheureux, crachez vite ! C'est de l'acide sulfurique.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)